

L'Initiation Traditionnelle

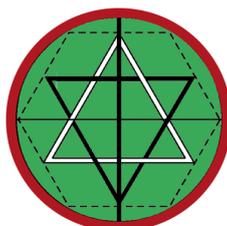
Numéro 1 de 2014

Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur les Mysticismes Européens) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

*Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*



Toiles de Nicolas de Haller (1915–2014)



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 1 de 2014
Janvier, février & mars 2014

L'Initiation Traditionnelle

7/2 résidence Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie

Téléphone (entre 9h et 18h) :
01 47 81 84 79

Courriel :
yvesfred.boisset@papus.info

Sites Web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.papus.info (site des amis de
la Revue L'Initiation)

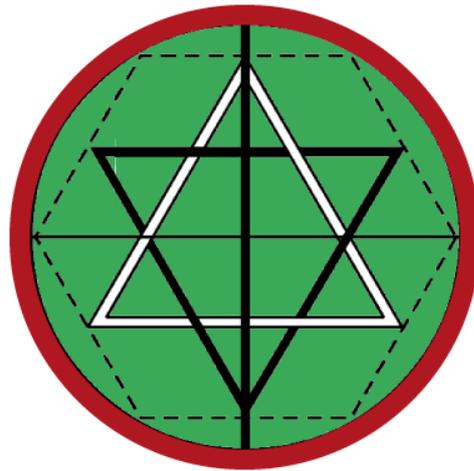
ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Léger
Rédacteur en chef :
Yves-Fred Boisset
Rédacteurs en chef adjoints :
Christine Tournier, Bruno Le Chaux
& Nicolas Smeets
Rédactrice adjointe :
Marielle-Frédérique Turpaud

Les opinions émises dans les
articles que publie **L'Initiation
Traditionnelle** doivent être
considérées comme propres à leurs
auteurs et n'engagent que leur
responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne
répond pas des manuscrits
communiqués. Les manuscrits non
utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de
traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.



Sommaire du numéro 1 de 2014

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Editorial, par Yves-Fred Boisset	1
Le travail spirituel dans la voie bouddhique, par Christine Tournier	2
Vous avez dit Taro, par Meleph Ashagar	17
Les mystères de la tombe et de la résurrection de la chair, par Phaneg	24
Rassembler ce qui est épars, par Michel Butkiewicz	32
Côté cour, côté jardin (suite et fin), par Arthur Brunier-Coulin	44
Quatre poèmes de Anne Thiolat-Goyen	78
Les livres	82

Éditorial

Cette nouvelle présentation en ligne de la revue que nous avons mise en chantier avec le premier numéro de 2013 a été très bien perçue par nos lecteurs (fidèles ou ponctuels) comme en témoignent les nombreuses appréciations reçues.

Nous nous réjouissons de constater que la revue poursuit sa route après cent seize ans d'existence malgré quelques interruptions dues à des événements extérieurs.

Dans le présent numéro comme dans ceux qui suivront et selon une tradition jadis solidement établie, nous rendrons hommage à quelques personnages qui, à diverses époques, ont enrichi la revue par leurs propos et leurs enseignements. Même s'ils ont quitté le plan physique et ont traversé le mystérieux miroir qui les enlève à nos yeux mais jamais à nos cœurs, nous sentons toujours leur présence.

Ainsi, Phaneg, grande figure du martinisme, sera présent dans ce numéro avec un article publié initialement en 1929. Nous avons également tenu à rendre hommage à un artiste contemporain, un peintre ésotéricien dont les créations ne peuvent laisser indifférents les cherchants. Nicolas de Haller nous a quittés en janvier dernier à quelques jours de son quatre-vingt-dix-neuvième anniversaire.

Nous souhaiterions que les lecteurs participent davantage à la revue, soit en nous adressant des articles de leur plume, soit en nous communiquant des documents que nous pourrions publier. Sans oublier vos critiques et/ou suggestions. «L'Initiation Traditionnelle» tient à s'ouvrir toujours davantage à ses lecteurs. Dans ce monde torturé, nous avons le devoir de faire partager notre idéal initiatique et spirituel. Peut-on avoir meilleur objectif ?

Pour diverses raisons, ce numéro est diffusé avec quelques jours de retard. Veuillez nous en excuser et nous vous en souhaitons quand même une agréable lecture.

*Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.*

Le travail spirituel dans la voie bouddhique

Par Christine Tournier

La Loi est universelle et la Tradition contient toutes les traditions, en tout lieu de la planète, que l'on soit chrétien, peul, amérindien, juif, tamoul, musulman, taoïste, animiste, zoroastrien, etc. (Quelle belle diversité !). Seuls le vocabulaire et les formes culturelles apparaissent différents : l'essence est la même partout et pour tous. Chaque initiation révèle une ouverture de porte un peu plus large, mais les différences de seuil doivent être patentes et sources d'émerveillement. Voire de ravissement : l'extase mystique peut être accessible à tous les êtres !

L'enseignement du bouddhisme n'est guère différent, dans son essence, de celui de la gnose chrétienne et de celui du Christ. J'aimerais vous faire partager, en toute simplicité, mon itinéraire qui m'a conduite à être chrétienne depuis 65 ans, bouddhiste depuis 53 ans et franc maçon depuis 33 ans.

Les « bonnes » et « mauvaises » actions

Dans le bouddhisme, on considère qu'il y a 4 actions dites « mauvaises » et 4 actions dites « bonnes » - sans aucune connotation morale - qui empêchent ou permettent le progrès de l'individu.

Les actes mauvais sont ceux qui proviennent de :

- **l'ignorance** qui fait fonctionner le mental sans cohérence, sans aucun moyen de refreiner nos pulsions, sans aucune distanciation face aux phénomènes ;
- **l'inattention** qui nous fait vivre sans vivre car nous ne voyons pas la réalité, nous passons dans la vie sans rien distinguer de son sens réel, mais en lui attribuant des sens erronés ;
- **les passions** qui aveuglent le discernement sur tous les plans de l'être : affect, mental, parole, action, et qui troublent toute lumière qui pourrait nous être présentée ;
- **le non respect de l'enseignement** qui nous fait nous fourvoyer dans des errances dues à notre orgueil et à notre vanité, car nous n'écoutons pas l'essentiel, mais nous nous attachons à des futilités, des mondanités, qui nous écartent de la voie de la Vérité.

En regard, les actions bonnes proviennent de :

- **la sagesse**, qui permet d'allier rigueur et compassion, d'être dans le fiat, dans l'acceptation - et non la soumission passive - de la Loi divine, afin que tout soit juste et en bon ordre ;
- **l'attention**, qui rend vigilant et conscient que tout est important autour de nous et en nous, au plan de l'essence, sans pour autant que ce ne soit pas important au plan de l'existence ;
- **la destruction des passions**, afin de nous libérer des pulsions et de dépasser le réactionnel irrationnel qui conduit à la frustration, à l'amertume et à la souffrance ;
- **la confiance**, indispensable à l'abandon constructif, dans une foi totale en la Vie et dans le fait que nous ne savons rien au regard du Divin qui, lui, sait ce qui est bon pour nous.

Les deux réalités

Le bouddhisme prône, en effet, deux réalités :

- La réalité relative
 - La réalité ultime
1. - LA REALITE RELATIVE ou la VERITE DES APPARENCES, est conventionnelle ; elle est celle qui capte l'esprit pensant, dans sa dualité, et qui observe les phénomènes comme indépendants. Alors, la réalité se manifeste en comparaisons, représentations (carte géographique, par exemple). Quand on se cogne, l'objet existe ainsi que la douleur, et donc nous-mêmes. Une cause produit un effet. Et nous attribuons une réalité à un objet pour lequel nous allons éprouver de l'attraction, de la répulsion ou de l'indifférence. Ceci n'est, en fait, qu'illusion.
 2. - LA REALITE ULTIME ou LA VERITE PROFONDE, est celle de la réalité en elle-même, sans dualité entre le sujet et l'objet, sans séparation. C'est cela l'expérience de la Vacuité. L'interdépendance est vécue dans son authenticité et permet l'action juste dans le monde des épiphénomènes. « *La vision claire, non parasitée, est une métaphore de la réalité ultime* », écrit Alain Grosrey dans **Le Grand Livre du Bouddhisme**. Nous ne voyons plus seulement le monde des apparences avec nos seuls sens mais avec la vision totale et claire, dégagée de toute contingence.

Les activités du mental

Pour être sur le chemin spirituel et la voie du bonheur intérieur, nous avons à effectuer 4 activités progressives de notre mental ; la pratique régulière de la méditation en accélère l'avancement.

- La première activité est **l'intensité et la pénétration du mental**, c'est-à-dire qu'il nous faut commencer par nous imprégner des phénomènes et de leur réalité/irréalité ; la construction de bases de pensée saines est l'étape incontournable.
- La seconde activité est **la concentration discontinue** qui permet au mental de revenir envers et contre tout à l'objet, avec une constance indispensable, et ce malgré toutes les pensées parasites qui nous hantent ; quel que soit le nombre de fois où nous tombons, nous devons nous remettre en route et poursuivre l'affermissement de notre mental. Jacques Casterman écrivait : « *« La concentration, c'est être centré dans tout et détaché de tout. »*
- L'activité suivante est **la concentration régulière** grâce à la constance de l'effort entrepris d'abord irrégulièrement ; cela signifie que l'on se détache de moins en moins de la chose étudiée pour aller vagabonder dans des zones de rêve et d'empêchement au progrès spirituel ; l'effort devient de plus en plus aisé au fur et à mesure qu'on lâche prise pour être ferme dans le moment vécu.
- Enfin, au bout de tout ce temps de persévérance, on peut espérer parvenir à **la concentration spontanée**, où l'effort n'est plus nécessaire, car on a intégré la dimension de l'être et parce que le mental ne nous fait plus prisonnier mais est, au contraire, à notre service.

Les bases de l'attention

Ceci conduit à examiner les 4 bases de l'attention, en raison de notre incarnation, sachant que les sensations et le manifesté doivent être soumis au crible du discernement. Ce sont :

- *Kâya*, le corps dans son acception uniquement physique, en tant que machine véhicule que nous devons connaître pour mieux nous dégager de ses contraintes ; cela ne signifie pas

devenir un ascète mais prendre soin de cette enveloppe charnelle qui nous structure matériellement ;

- *Vedanâ*, les sensations, c'est-à-dire le ressenti sensitif et perceptif des attributions du corps, afin d'apprendre à ne plus être esclaves des désirs, des faux semblants de notre imagination, qui nous conduisent vers un ailleurs du chemin spirituel, et qui sont sources de souffrances et d'amertume ;
- *Shittâ*, le mental qui occupe – nous venons de le voir – une place prépondérante dans notre évolution, mais qui, comme tout outil, si nous ne nous en servons pas à bon escient, peut se retourner contre nous et nous torturer au lieu de nous accompagner heureusement dans notre itinéraire ;
- *Dhamma*, les objets mentaux, c'est-à-dire cette phase où l'on parvient, non pas à dissocier, mais à distancier l'objet observé de l'observateur, sachant qu'à aucun instant ils ne sont séparés ; la séparation est une illusion et seule l'interdépendance – notion encore plus large que celle de la fraternité, telle que l'a définie Saint-Exupéry – est réelle parce qu'elle est la manifestation sans limites du Divin dans tout le Vivant. Alors il n'y a plus de conflit ni en nous-mêmes ni avec les autres. L'harmonie remplace le chaotique.

Les conditions d'une vision profonde

Nous pouvons alors considérer les 4 conditions d'une vision profonde. Pour permettre de voir et non plus seulement de croire, il faut suivre, là encore, une progression dans la démarche. Pour cela, on doit respecter 4 modes opératoires :

- Tout d'abord, on apprend à **arrêter ses pensées, ses émotions et ses habitudes**. Pour y parvenir, la vigilance est indispensable et l'attention doit effacer toute tension. Il s'agit d'une discipline sans contrainte, d'une rigueur de l'âme sans violence, d'un déconditionnement de toutes ses certitudes.
- **Le calme conscient du corps et de l'esprit** est alors possible. L'abandon peut commencer, qui n'est ni lâcheté, ni passivité, mais confiance lucide dans les lois de l'interdépendance, des causes et des effets. On abandonne inexorablement les pulsions réactionnelles qui nous font constamment réagir par l'attraction, la répulsion ou l'indifférence. Dans le christianisme il y a 4 « péchés » : « *par pensée, par parole, par action et par omission* » : j'ai toujours pensé que le pire était celui par omission car c'est le plus lâche.

- Ici, **le corps et l'esprit peuvent être au repos**. Tout ce qui advient est bien et nous devenons comme la terre qui reçoit la pluie ou qui est réchauffée par le soleil, sachant que les deux sont bons pour elle. Nous sommes acteurs de notre vie, mais en interprétant notre vraie nature et non plus des rôles substitutifs au gré des circonstances et des opportunités.
- Nous pouvons parvenir, à ce stade, à **la guérison du corps, de l'esprit et de l'affect**, sachant pourtant que tous trois sont éphémères, périssables et impermanents. Nous ne possédons plus rien, c'est la Vie qui nous possède. Nous ne mesurons plus rien, nous ne pesons plus rien, nous ne cherchons plus à comparer et à vouloir autre chose que ce qui nous est offert. Notre action s'inscrit dans la Roue de la Vie, non plus jamais à contre sens mais dans la Loi universelle. Alors tout est bien. C'est le « *Inch Allah* » (confiance) des Musulmans, qui est très loin du « *Mektoub* » (fatalisme).

La justesse

Ainsi, nous avons réuni 4 points fondamentaux de l'existence en tant, non plus qu'hommes et femmes, mais en tant qu'êtres humains, dans le sens le plus essentiel du terme. Et ces points sont :

- **Une vue juste**, c'est-à-dire la capacité de ne pas se laisser abuser par notre imagination, nos projections, nos illusions, nos identifications. Cette vision n'est plus occultée par les faux semblants, les prérogatives, les pensées radicales, les apparences, mais nous conduit à la véritable authenticité.
- **Une parole juste**, ne permettant pas le bavardage qui nuit à l'esprit, qui parasite l'écoute vraie et l'expression vraie. Pavaner, parler pour parler, manifester son oralité pour le seul plaisir de s'entendre parler, médire, pire : calomnier ! est vain et représente autant de risques de nuire à notre avancement sur le chemin. Le Verbe, la Parole ne peuvent se manifester que dans le silence. Il est donc nécessaire de faire silence en toutes les parcelles de notre être afin que les mots que nous prononçons soient corrects, correspondant à l'espace/temps où ils sont prononcés. **La résonance du mot est souvent plus importante que le mot même.**
- **L'effort juste et l'action juste**, qui permettent de trouver à chaque instant un équilibre entre action et méditation, pensée

et parole, regard et intériorisation. On s'aperçoit qu'il ne sert à rien de s'agiter, d'en faire trop ou pas assez, que bien des actions que nous croyons prépondérantes sont dérisoires, tout autant que d'autres qui nous apparaissent sans intérêt - parce que cela nous arrange - ou nous dérange, cela dépend de quel point de vue on se place - sont cruciales à notre avancement et à celui de tous les êtres vivants. Tant d'actes inutiles nous rassurent et nous confortent dans notre suffisance ! Qu'il est rassurant d'avoir un agenda bien rempli qui prouve que l'on existe et que l'on est important !

- **La pensée juste**, qui enveloppe nos actions, nos paroles, nos sentiments. Cette pensée devient saine, sans brouillards intellectuels qui noient l'Idée sous une dialectique de salons. Penser juste, c'est savoir, sans avoir besoin de réfléchir, ce qu'il faut être en chaque moment de la vie.

Ces 4 aspects du Juste sont incontournables si l'on veut progresser de l'enfance à l'adolescence, et de l'adolescence à l'âge d'homme, au sens spirituel s'entend. L'intelligence remplace peu à peu l'ignorance et nous ne nous laissons plus leurrer par les sirènes qui chantent une ode de mort. La séduction du faux n'a plus de prise sur nous.

Le Karma

Avant de poursuivre sur les enseignements du bouddhisme Mahayana, il semble bon de parler du Karma, terme tant galvaudé.

Qu'est-ce que le Karma ?

Le Karma, « Kamma » en sanskrit, signifie « action », dans le sens de poids des actions accomplies dans les existences antérieures. Il marque le phénomène des causes et des effets produits par tous les êtres sensibles, y compris les animaux (ainsi, si les abeilles disparaissaient de la planète, il ne resterait à l'humanité que 4 années pour survivre).

Le Karma désigne, en fait, tout autant le passé que le présent et l'avenir, signifiant qu'il ne s'agit en aucune sorte de fatalité mais d'un travail sur soi, à chaque instant, en sachant que le choix que l'on fait a des conséquences insoupçonnées et insoupçonnables (tel que démontré remarquablement dans le film « Babel »). Ceci est valable dans la vie présente où tout a du sens, comme dans les vies antérieures et futures de nos renaissances successives, non de la

réincarnation de la personnalité mais de la réapparition dans un autre corps ou sur un autre plan (les savants ont déjà démontré qu'il existait au moins 11 dimensions : nous ne sommes capables que d'en percevoir quatre... et encore !), pour « vivre » de nouvelles expériences afin d'apprendre à se diriger vers l'Eveil et/ou l'état de Bodhisattva.

Cela induit également que nous sommes responsables de notre « destin », que nous pouvons le changer à chaque seconde, non dans les épiphénomènes illusoire (la Maya) du quotidien (quoique !), mais surtout à l'intérieur de nous, en repoussant toujours davantage l'avidité, l'ignorance et l'orgueil. Il ne s'agit pas de comprendre la notion de Karma dans le sens catholique de culpabilité : « *Si tu fais quelque chose de mal, tu devras le payer* ». Non ! Il s'agit de prendre conscience que tout ce que l'on dit, fait, pense, ressent, peut avoir des effets bénéfiques ou négatifs, et que si nous renaissions dans tel ou tel contexte, c'est parce que l'on doit continuer d'apprendre ce que l'on n'a pas appris dans une vie antérieure ; ce n'est certes pas une punition mais simplement une nouvelle possibilité de s'améliorer. Ainsi, en s'efforçant de suivre la Loi du Dharma (l'enseignement fondamental), on pourra vivre, dans une vie future, d'autres expériences, peut-être moins douloureuses : tout dépend où nous en sommes de notre propre itinéraire. En effet, l'effet boomerang, tant collectif, planétaire, égrégorien, qu'individuel, est inévitable, à un moment ou à un autre, dans cette vie présente ou dans une prochaine vie.

Chacun d'entre nous a un chemin à parcourir, un plan à suivre, et son libre arbitre se limite à s'y abandonner ou non. Ce n'est pas de la soumission mais de l'acceptation, ce n'est pas, encore une fois, du fatalisme mais une confiance dans ce qui est, et surtout dans ce qui est pour soi-même. Nous « choisissons » notre famille de naissance, même si l'expérience paraît parfois douloureuse, voire incompréhensible. Est-ce son Karma à cette jeune fille séquestrée durant des années par son père qui lui a fait sept enfants ? Etrange histoire où rien n'a filtré... Qu'en est-il vraiment ? Est-ce leur Karma qui a conduit les prisonniers à mourir dans l'horreur des camps nazis ? Est-ce leur Karma à ces femmes afghanes brûlées à l'acide selon le bon vouloir d'un père, d'un frère ou d'un mari ? Est-ce son Karma à l'aveugle, à l'infirme, au mort-né ? Quitte à vous choquer, j'ai peur de répondre positivement. Pourquoi ? Parce qu'il existe des Karmas collectifs, de plus ou moins grande envergure, et nous devenons tous complices de ces excès par notre silence, notre indifférence, notre impuissance. Dans l'interdépendance des êtres

vivants, nous devons tout faire pour empêcher le malheur, les guerres, les viols, la violence sous toutes ses formes. Rien n'est immuable et l'inacceptable est inacceptable : seul l'Humain peut arrêter l'horreur des hommes.

Nos actions, nos pensées, nos paroles, nos intentions, doivent être justes, là où nous sommes, et au moment où nous sommes. Même les kabbalistes insistent sur le fait que c'est nous qui avons choisi les épreuves avant même notre naissance, afin que, par elles, nous avançons sur la voie de la compréhension spirituelle. Lama Namgyal écrit : « *Si vous voulez savoir ce que vous étiez dans les vies antérieures, regardez ce que vous êtes actuellement ; si vous voulez savoir ce que vous deviendrez dans les vies futures, regardez ce que vous faites maintenant.* »

Même si cela peut nous paraître incompréhensible, à nous occidentaux assoiffés de liberté, d'individualisme et de volonté personnelle, eh bien, nous devons accepter de constater que notre présent est conditionné par notre passé et conditionne notre futur. C'est donc bien nous qui constituons notre Karma et non les événements extérieurs, bien que cela nous rassure de le penser. L'avenir est donc entre nos mains, mais, paradoxalement, non dans le vouloir, mais dans l'abandon actif à ce qui est, le lâcher prise dont on parle tant, alors que, finalement, nous nous accrochons tous à nos illusoire certitudes. Le secret du bonheur est précisément dans ce que nous allons étudier avec les Quatre Vérités Incommensurables : l'Equanimité, l'Amour, la Compassion, et la Joie illimitée. C'est aussi le secret de la paix intérieure, de la vraie liberté, et de la conscience harmonieuse de la Loi divine.

Les actes négatifs

L'enseignement bouddhique nous énumère dix actes négatifs (ou Klesha) à proscrire :

- Tuer)
- Voler) Cela concerne le corps
- Avoir une sexualité non appropriée)
- Mentir)
- Calomnier) Cela concerne la parole
- Avoir des paroles blessantes)
- Bavarder vainement)
- Etre avide)
- Etre méchant) Cela concerne l'esprit
- Etre ignorant)

Ainsi, chacune de nos pensées marque une empreinte. Dans la **Guirlande des Joyaux**, il est écrit :

« Sont positifs les actes qui découlent de l'absence de désir, de haine et d'ignorance : ils engendrent les mondes heureux et le bonheur de toutes nos vies. »

Nous récoltons ce que nous semons, car une cause entraîne un effet dans les agrégats (c'est-à-dire les masses hétéroclites compactes) dont nous sommes les responsables. Les conséquences sont, en même temps, liées à cette interdépendance avec tout le Vivant, que nous avons évoquée plus haut ; et un petit acte peut produire des effets inouïs (ainsi, le peintre Hitler, du fait de son refus d'admission à l'Institut des Beaux-Arts, orienta sa vie autrement, avec les effets néfastes que nous connaissons). Avec le Karma, rien ne se perd, quel que soit le temps que mettent les effets provenant de causes : même s'il faut plusieurs renaissances, de multiples kalpas, on ne peut échapper à la Loi, et si le sens nous est incompréhensible, il existe pourtant : seul Dieu, l'Esprit, la Vie, l'Énergie primordiale, le Grand Architecte..., quel que soit le nom qu'on lui donne, « sait » quel chemin nous devons suivre, dans telle ou telle vie, pour nous orienter vers la non ignorance, voire l'Éveil. Aucune erreur n'est possible, même si, quand j'étais petite, me sentant complètement orpheline et décalée dans cette vie, je disais que Jésus s'était trompé et qu'il m'avait fait naître sur la mauvaise planète ! Cette terre où je suis exilée...

Dans le **Soutra des Mille Karmas**, il est écrit :
« Les actes des êtres ne se perdent jamais, même après cent kalpas. Lorsque les conditions se trouvent réunies, ils produisent leurs effets »

Nous pouvons donc transformer les traces karmiques qui demeurent dans la conscience, non de la personnalité, de l'existence, mais de son courant énergétique, de sa propre essence. Nous en avons un exemple avec l'image du potier qui façonne selon son inspiration, tel que le décrit Alain Grosrey. Cela nous ramène à la méditation qui est l'une des meilleures voies contre l'ignorance et pour induire la capacité d'intentions positives, afin de faire évoluer son Karma vers le Bien, effacer les empreintes du processus cyclique, dépasser les conditionnements et la réification continue des mêmes scénarii, modifier nos prédispositions négatives : aucune

résignation ne peut permettre notre évolution vers la Connaissance spirituelle.

En matière de transition, je vous cite un long extrait de Matthieu Ricard, dans **Le Moine et le Philosophe** :

« Le karma n'est pas une fatalité, mais le reflet de la causalité, laquelle implique non seulement nos actes, mais aussi les intentions qui les animent. Lorsqu'un certain nombre de causes et de conditions sont réunies, bien que leur résultat ne soit pas aléatoire, le libre arbitre nous permet d'intervenir sur le cours des choses. Nous ne sommes donc jamais prisonniers d'un déterminisme absolu dans lequel passé et futur ne formeraient qu'un seul bloc. Le libre arbitre permet à la créativité d'être constamment présente dans notre expérience de vie (...). Ce karma ressemble plus à un potentiel, à une lettre de crédit ou à une dette qu'à une nécessité. (...) il n'y a pas de Bien ni de Mal, mais seulement le bien ou le mal que nos pensées et nos actes engendrent. Nous sommes responsables de nos vies comme l'architecte (l'intention) et le maçon (l'acte) répondent de la qualité de la maison. »

Les quatre Incommensurables

Nous allons donc en venir aux Quatre Etats Sublimes de la Bonté Fondamentale (ou les quatre Incommensurables).

Ces quatre états sont illimités car leur pratique se répand, en fait, sur tout l'univers. Cela demande l'ouverture du cœur de tous les êtres. Ils repoussent l'orgueil, la colère, la jalousie, l'attachement et l'égoïsme.

1. **L'équanimité** (*Upeksha*) est l'absence de partialité. Elle contient les trois autres états que sont :

- l'amour bienveillant,
- la compassion,
- la joie,

qui permettent la vision claire, l'esprit d'éveil et l'amour de tout le Vivant en toute conscience. C'est le « *souhait que les êtres demeurent dans la grande équanimité libre de partialité, d'attachement et d'aversion* ».

C'est un état d'équilibre, de sérénité, de calme, de quiétude, de patience, de générosité, de non-violence, de non-discrimination, de non agitation mentale. Il s'agit de **demeurer stable** dans le mouvement éphémère de la vie, tranquille dans l'agitation, inébranlable dans les agressions, en nous désencombrant du mental.

Cet état permet le repos de l'existence et de l'essence de l'être. Tout peut survenir à chaque instant.

Il n'est surtout pas question d'insensibilité, mais de non attachement, de non projection de nos propres désirs, d'absence de préjugés ou de parti pris, mais d'une attitude aimante, sans attirance ou répulsion, sans excès ni négligence. Etre attentif en permanence à tout le vivant, sans a priori, sans arrière-pensée, sans attente de quelque ordre que ce soit.

Ce n'est pas de l'inertie mais de l'impartialité, une conscience constante de l'impermanence, une vigilance sans tension, une plénitude de l'être, la paix intérieure, l'absence de prétention et d'égoïsme. **Accepter ce qui est**, ce n'est pas subir, être non concerné, mais ce n'est pas vouloir contrôler tout, lutter constamment contre des moulins à vent, résister à ce qui advient, se battre contre des ennemis plus imaginaires que réels.

Il s'agit d'arrêter nos fixations, d'ouvrir l'esprit, de laisser les difficultés nous traverser jusqu'à ce qu'elles ne soient plus des difficultés. Jean Sullivan écrivait : « *A chacun de transformer les blessures en points d'insertion pour des ailes.* » Ce qui peut être considéré comme une catastrophe pour soi et pour les autres peut se réduire à sa véritable place : un moment dans l'impermanence de la vie. Cela ne signifie pas qu'il faille accepter l'inacceptable et la loi du plus fort, mais c'est être sage et juste vis-à-vis de ce qui est.

2. **L'amour bienveillant universel** (*Maitri*) permet de ne pas haïr les êtres malfaisants, de ne pas avoir de colère contre eux, de ne pas souffrir de l'ingratitude et de l'agressivité. Car la haine entraîne la haine (« *Qui vivra par l'épée mourra par l'épée* » disait Jésus le Nazaréen), la violence entraîne la violence, la convoitise et l'avidité engendrent la convoitise et l'avidité.

L'amour bienveillant est empreint de **compréhension pour tous les règnes de la nature**. C'est le « *souhait que tous les êtres trouvent le bonheur et les causes du bonheur* ». C'est vouloir le bien de tous et veiller à ce bien, avec tendresse et douceur, sans être enfermé dans l'ego, mais en ayant la conscience de toutes les manifestations du Vivant, en étant emplie de gratitude et jamais de rancœur. Répondre exactement à ce dont les autres ont besoin. Cet amour envahit tout mais il se situe encore au niveau de ce qui est et non de ce qui doit être car il se trouve dans le simple contentement. Il est cependant prépondérant.

Désirer le bonheur de tous les êtres doit nous animer et devenir spontané, « automatique », et non plus seulement intentionnel. La gentillesse, l'authenticité, la compréhension et la douceur, la générosité et la franchise, nous montrent que la bonté rend heureux. Les paroles d'amour ne peuvent qu'entraîner la paix, la non dualité, même si ce n'est pas immédiatement apparent. **C'est par l'amour rayonnant que le cosmos « fonctionne ».**

En fait, les bouddhistes distinguent trois degrés de connaissance :

- celle qui a pour objet les êtres,
- celle qui a pour objet les choses,
- celle qui n'a pas d'objet et qui échappe à tout conditionnement

Nous passons ainsi progressivement de la bienveillance pour tous les phénomènes à la bienveillance envers le Principe qui se trouve au-delà de tous les phénomènes.

3. **La compassion** (*Karuna*) est l'ouverture du cœur et de l'esprit à la souffrance des autres, c'est le souci du bonheur des autres, c'est la capacité d'apaiser. Cela demande encore plus que de l'amour, car il y a désir total de bonheur pour tous les êtres. Ce n'est plus seulement de la satisfaction qui est transmise, mais davantage : une révolution intérieure, un moyen de transformer la souffrance en joie de vivre par une alchimie semblable à celle qui transforme le plomb en or. Nous pouvons tous transformer notre lourdeur en légèreté, et notre insatisfaction permanente en sérénité. C'est « *le souhait que les êtres soient libérés de la souffrance et des causes de la souffrance* ».

On distingue différents degrés, là encore :

a) *La compassion en référence aux êtres* qui se manifeste dans les relations, en ne portant pas de jugement sur ce qui est différent de nous. Il n'y a ni orgueil, ni sensiblerie dans la considération de l'autre, mais un **amour inconditionnel**.

b) *La compassion en référence à la réalité* qui s'appuie sur le discernement, la conscience de l'impermanence et de l'illusion des phénomènes, l'absence de confusion mentale et affective, l'harmonie de soi à soi, de soi aux autres et de soi à l'Univers vivant, au « divin », qui fait refluer la dualité. La vacuité nous envahit – ce qui n'a rien à voir avec le vide ou le néant, puisque, paradoxalement, c'est une plénitude. Rien ne naissant de rien, mais de causes et de conditions venant elles-mêmes d'autres causes, on peut en déduire que rien n'a de nature propre.

c) La compassion sans référence qui dépasse toute dualité de l'ego, toute séparation de soi aux autres, toute intention, et permet alors l'Eveil, car tout ce qui se dit, se fait, se pense, se ressent, s'agit, n'est plus par rapport à soi mais EST, c'est tout. Il n'y a plus attachement mais vie en sa réalité, loin souvent de sa propre soi-disant vérité.

Prenons l'exemple de la neige qui recouvre un paysage, des maisons, des arbres... Un homme qui viendrait, par exemple, du fin fond d'une jungle, penserait que le monde d'ici est tout blanc, sans formes, nu et froid : n'est-ce pas un bon exemple des illusions qui nous habitent constamment quand nous nous limitons à nos seuls sens ?

3. La joie illimitée (*Mudita*), c'est-à-dire sans préférence, est « *le souhait que les êtres trouvent la joie exempte de souffrance* ». L'amour, la compassion, la bonté, la gentillesse, dont nous témoignons, ne peuvent en aucune façon nous appauvrir, nous affaiblir, bien au contraire ! C'est une joie pleine, calme, rayonnante, un partage heureux et lumineux. Parce que la recherche de la diminution de la souffrance pour tous les êtres vivants (y compris les animaux et les plantes, naturellement !) ne peut qu'être source d'épanouissement individuel et collectif.

La joie intérieure éprouvée malgré les épreuves prend la place de la peur et de l'angoisse existentielle. Si **la peur disparaît**, il n'y a plus d'agressivité, de jalousie, de convoitise, de désirs illusoires, de frustrations. Il y a seulement l'assurance absolue que la Vie a un sens que nous ne pouvons pas toujours appréhender, et dont nous ignorons souvent les subtilités. Cela permet de se réjouir des événements heureux qui arrivent aux autres, même à ceux qui nous ont fait du mal (« *Pardonnez-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font* » disait le Nazaréen).

Franck Herbert, dans **Dune**, nous offre une très belle Litanie contre la peur :

« *Je ne connaîtrai pas la peur car la peur tue l'esprit.*

« *La peur est la petite mort qui conduit à l'oblitération totale.*

« *J'affronterai ma peur.*

« *Je lui permettrai de passer sur moi, au travers de moi.*

« *Et lorsqu'elle sera passée, je tournerai mon œil intérieur sur son chemin.* »

Chaque expérience est précieuse et source d'enseignement. Marie ne disait-elle pas : « *Je jubile dans mes tribulations* » ? Il ne

s'agissait pas de jouissance sadienne, de masochisme, mais du « fiat », de la compréhension que ce qui nous semble être n'est pas forcément ce qui est dans le Principe. Il s'agit de dépasser en soi-même l'inconscience et l'illusion des épiphénomènes liés à notre incarnation. Etre au-delà du littéral, des apparences, de l'attachement fantasmatique, qui sont autant de sources de souffrances.

Vaste programme de vie ! Certes.

Les Quatre Nobles Vérités

C'est grâce à tous ces points évoqués que l'on peut agir sur les 4 Nobles Vérités :

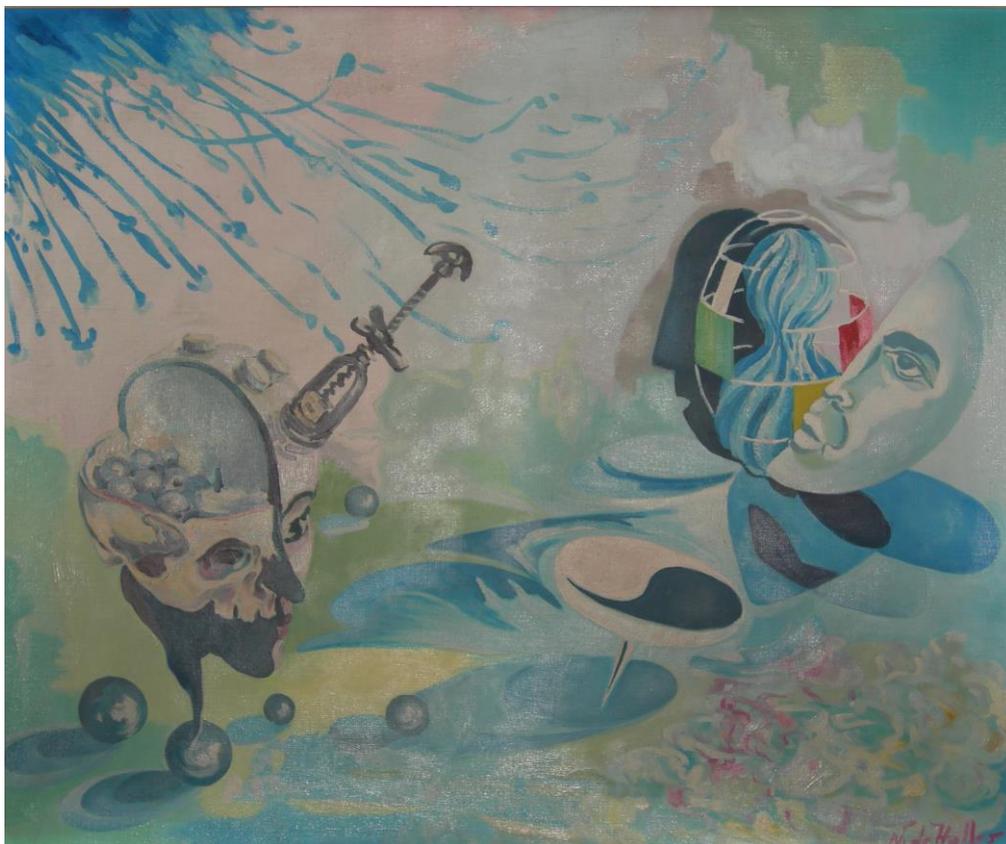
- Le commencement de la prise de conscience se fait par le constat de **la Vérité de la souffrance**. La souffrance est omniprésente dans l'univers, c'est un constat évident pour chacun de nous. La reconnaître, c'est déjà considérer le phénomène pour se laisser le champ de l'étudier. Pourquoi la souffrance est-elle si intense à tous les niveaux de l'existence ?
- Cela conduit donc à considérer **la Vérité de l'origine de la souffrance**. En effet, on se rend progressivement compte que si souffrance il y a, il en existe forcément une cause, et si nous recherchons la raison de tant de souffrance, nous finirons bien par comprendre ce qui la provoque. Tout effet ayant une cause, après avoir constaté que les effets sont là, on peut comprendre que les causes sont également et logiquement présentes.
- La troisième Noble Vérité est ainsi **la Vérité de la cessation de la souffrance**. Si la souffrance a des effets et des causes, il nous est possible d'agir sur eux, en utilisant tous les outils dont nous avons parlé plus haut. Le discernement, la non avidité, le non orgueil et la non suffisance, sont les 4 points cruciaux de notre démarche pour comprendre que la souffrance peut, sinon disparaître, tout au moins diminuer de façon considérable.
- Nous pouvons alors parvenir à la dernière prise de conscience qui est **la Vérité de la voie permettant la cessation de la souffrance**. Lucides, non dupes des autres et de nous-mêmes, détachés d'une boulimie de possession tant des biens matériels, que de la parole, de la pensée, des actions, et des autres, la volonté de puissance – à quelque niveau qu'elle se situe – s'efface tel un palimpseste. Il n'y a plus rien que la Vérité. Et la souffrance s'estompe, car elle n'est plus alimentée

de faux semblants, de désirs absurdes et de préjugés paralysants. La liberté d'être est approchée, voire atteinte, et la voie de la non souffrance, de la joie, et même – pourquoi pas ? – du bonheur, s'ouvre toute grande devant nous.

ooooo

Voici succinctement les points forts de cette démarche spirituelle du bouddhisme Mahayana, examinés – et ce n'est pas un hasard – en séries de 4 points successifs, qui nous mènent au seuil de notre Temple intérieur, sachant que les degrés que nous traversons (et que nous n'acquérons pas) ne sont que des étapes à la prise de conscience efficiente de notre nature divine.

Vous le voyez : la foi chrétienne n'est aucunement en contradiction avec cette pensée orientale. Bien au contraire, la loi d'Amour, transmise par le Christ, n'est rien d'autre que cela, dit en d'autres mots, sous d'autres formes, dans une autre culture, plus sémite qu'indo-européenne. Tout peut se résumer à « *aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés* ». Si l'on médite profondément sur cette phrase, on peut accéder à tout ce qui a été dit précédemment dans cet article.



Toile de Nicolas de Haller

Vous avez dit Taro

Par Meleph Ashagar

Quel est le lien entre le tarot, en l'occurrence les 22 lames majeures, et la Kabbale à première vue aucun, à bien y réfléchir beaucoup plus qu'on y pense.

En effet ce Taro (volontairement écrit sans T à la fin) semble aussi ancien que le monde lui-même, on dit en effet que même les Egyptiens... Mais peu importe son origine et son ancienneté, le fait est qu'il existe et qu'il est un livre d'image extrêmement pratique, permettant à la fois toutes les interprétations, mais surtout de pouvoir réintégrer le chemin de l'Eden Eternel et ainsi revenir à l'origine ultime : L'ETERNEL (béni soit son nom).

L'Eternel créa le monde en 6 jours nous disent les textes et se reposa le septième, vous allez me dire qu'est-ce que cela vient faire avec le tarot ? J'y viens. Dieu créa l'univers avec les Lettres Hébraïques qui sont comme par hasard au nombre de 22, (toutes nos lames majeures sont du même nombre), en fait il y en a plus mais se sont des finales et nous ne les utilisons pas dans le Taro.

Ces 22 lettres sont attribuées aux sentiers de l'arbre de vie, connus sous le nom d'arbre de la Kabbale. Cet arbre lui est formé de Dix sphères représentant les principes de l'Eternel jusqu'à notre incarnation terrestre, les sentiers étant les voies permettant de retrouver l'Eternité.

Voici donc quelles sont les correspondances entre l'arbre, les sentiers, les nombres et symboles correspondant avec le tarot.

Lame	Arcane	Lettre	Valeur	Signifie	Qualité
1	Bateleur	א Aleph	1	Bœuf	Mère
2	Papesse	ב Beith	2	Maison	Double
3	Impératrice	ג Guimel	3	Chameau	Double
4	Empereur	ד Daleth	4	Porte	Double
5	Pape	ה Hé	5	Fenêtre	Simple
6	Amoureux	ו Vaw	6	Clou	Simple
7	Chariot	ז Zaïn	7	Epée	Simple
8	Justice	ח Heith	8	Clôture	Simple

9	Ermite	ט Teith	9	Serpent	Simple
10	Roue fortune	י Yod	10	Main	Simple
11	Force	כ Caph	20	Paume	Double
12	Pendu	ל Lamed	30	Fouet	Simple
13	Mort	מ Mem	40	Eau	Mère
14	Tempérance	נ Noun	50	Poisson	Simple
15	Diable	ס Sameck	60	Soutien	Simple
16	Tour Foudroyée	ע Ayin	70	Œil	Simple
17	Etoile	פ Phé	80	Bouche	Double
18	Lune	צ Tsadé	90	Hameçon	Simple
19	Soleil	ק Qof	100	Nuque	Simple
20	Jugement	ך Reish	200	Tête	Double
21	Monde	ש Shin	300	Dent	Mère
22	Fou	ת Tau	400	Marque	Double

L'alphabet hébreu comme vous le constatez est formé de :

- 3 lettres Mères ס מ א
- 7 lettres doubles ת ר פ כ ד ג ב
- 12 lettres simples ק צ ע ס נ ל י ת ח ז ו ה

On constate tout de suite une période, 7 jours, 12 mois, vous pouvez donc à partir du Taro trouver :

- une date : un mois divisé par 3 = environ Dix jours à partir des trois mères.
- un jour de la semaine : avec les 7 doubles, lame 2 = dimanche, lame 3 = lundi, lame 4 = mardi, lame 11 = mercredi, lame 17 = jeudi, lame 20 = vendredi, lame 22 = samedi.
- un mois de l'année : lame 5 = mars, lame 6 = avril, lame 7 = mai, lame 8 = juin, lame 9 = juillet, lame 10 = août, lame 12 = septembre, lame 14 = octobre, lame 15 = novembre, lame 16 = décembre, lame 18 = janvier, lame 19 = février.
- une direction ou un lieu : lame 4 = Est, lame 5 = Nord-Est, lame 6 = Sud-Est, lame 11 = Ouest, lame 12 = Sud-Ouest, lame 14 = Nord-Ouest, lame 17 = Nord, lame 20 = Sud, la lettre Tav représente le centre = lame 22.
- nous trouvons également avec les 3 mères : Air, Eau, Feu.
- les 7 doubles : Soleil, Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne.

- les 12 simples : le zodiaque, les 12 tribus d'Israël.

Vous allez donc à partir de ces nouveaux éléments pouvoir interpréter vos taro d'une nouvelle façon.

Le tableau suivant vous donne une liste plus étendue avec lequel il vous suffit de rattacher les lettres hébraïques aux lames du Taro.

Le zodiaque et les 12 correspondances, (1^{ère} ligne en français, la seconde en hébreu)

<u>Zodiaque</u>	<u>Nom Divin</u>	<u>Lettre</u>	<u>Tribu</u>
<u>Bélier</u> ♈ Teleh טלה	HVHY יהוה	Hé ה	Gad גד
<u>Taureau</u> ♉ Shor שור	VHHY יההו	Vav ו	Ephraïm אפרים
<u>Gémeaux</u> ♊ Teomim תאומים	HHVY יוהה	Zaïn ז	Manasseh מנשה
<u>Cancer</u> ♋ Sarton סרטן	YHVH הוהי	Hheith ח	Issachar יששכר
<u>Lion</u> ♌ ArieH אריה	YHVH הוהי	Teith ט	Judah יהודה
<u>Vierge</u> ♍ Betulah בתולה	YVHH ההוי	Iod י	Nephtali נפתלי
<u>Balance</u> ♎ Mazanim מאזנים	HYHV והיה	Lamed ל	Asher אשר
<u>Scorpion</u> ♏ Akrab עקרב	YHHV וההי	Noun נ	Dan דן
<u>Sagittaire</u> ♐ Qashat קשת	HHYV ויהה	Samech ס	Benjamin בנימין
<u>Capricorne</u> ♑ Gedi גדי	VHYH היהו	Ayin ע	Zebulon זבולון

<u>Verseau</u>	⚔ Deli ⚔ דלי	HVYH היוה	Tsadé צ	Ruben ראובן
<u>Poissons</u>	⚔ Dagim ⚔ דגים	VYHH ההיו	Qof ק	Simeon שמעון

Les 4 anges des 4 directions, les éléments et symboles correspondants :

Signifie	Nom	Elément	Symbole	Signifie	Nom
Raphaël	ראפל	Eau	AIGLE	scorpion	sans
Mikaël	מיכאל	Feu	LION	arieh	אריה
Gabriel	גבריאל	Air	HOMME	adam	אדם
Auriel	אוריאל	Terre	TAUREAU	shor	שור

Les 7 planètes, les lettres correspondantes ainsi que les anges rattachés.

Planète	Hébreu	Prononce	Lettre	Prononce	Ange	Prononce
Soleil ☉	שמש	Shemesh	ך	Reish	רפאל	Raphael
Lune ☾	לבנה	Levanah	ג	Noun	גבריאל	Gabriel
Mars ♂	מאדים	Madim	פ	Phe	כמאל	Camael
Mercure ☿	כוכב	Cocab	ב	Beith	מיכאל	Michael
Jupiter ♃	צדק	Tsedeq	כ	Caf	צדקיאל	Tsedeqiel
Vénus ♀	נוגה	Nogah	ד	Daleth	האניאל	Haniel
Saturne ♄	שבתאי	Shabbataï	ת	Tav	צפקיאל	Tsaphkiel

Voici maintenant l'interprétation que l'on peut donner aux différents sentiers de l'arbre de vie gouvernés par les lettres, ainsi que par la lame de tarot correspondante.

Sentier gouverné par Aleph, va de Kether à Hochmah

Fonctions : intuition, révélation, ce qui est caché en soi, la sagesse, les relations avec le monde divin, l'action inconsciente, l'énergie première, le projet non exprimé, le désir non défini, l'imagination, la conception innée, l'illumination, l'ésotérisme, le père, l'inconscient, l'ouverture vers l'idéal.

Sentier gouverné par Beith, va de Hochmah à Binah

Fonctions : connaissance, personnalisation, le discernement, le pouvoir de discrimination, la science, la clairvoyance, les relations père-mère ou époux-épouse, la concentration.

Sentier gouverné par Guimel, va de Kether à Binah

Fonctions : l'intelligence, la mémoire, la raison, la compréhension de l'inconscient ou des choses cachées, la mise en clair des projets formés dans le canal 1, l'identification à l'idéal, la compréhension directe des choses sans l'aide de la science ou de l'éducation, les facultés intellectuelles, la mère, le conscient.

Sentier gouverné par Hé, va de Hésed à Gévourah

Fonctions : la compassion, l'amour sans le poids de la raison, la bonté, tout ce qui fait agir par la pureté des sentiments, l'élan vers quelques choses sans arrières pensées, l'humilité, la non résistance face au monde qui nous entoure, l'influence que l'on reçoit, le rêve.

Sentier gouverné par Wav, va de Binah à Gvourah.

Fonctions : la rationalité, le jugement, l'étroitesse d'esprit, l'administration, la régularité, les actions froides sans intervention des sentiments, la cogitation.

Sentier gouverné par Zaïn, va de Gévourah à Tiphereth.

Fonctions : la discipline de l'être, l'intransigeance, l'expression de la personnalité et du caractère, l'autolimitation, l'égo, l'attachement à sa personnalité.

Sentier gouverné par Heith, va de Kether à Tiphereth.

Fonctions : les relations qui unissent le cœur et l'esprit, l'équilibre entre l'amour et la sagesse, la spiritualisation des œuvres, le mysticisme profond, les actes motivés par l'idéal, la foi.

Sentier gouverné par Teith, va de Hockmah à Tiphereth.

Fonctions : les actes fait avec détachement, ce que l'on fait ou entreprend par intuition, l'acte direct irréfléchi, les impulsions, le sens intuitif des choses pour lesquelles on est doué, les pulsions de l'inconscient, la vraie source de sagesse.

Sentier gouverné par Yod, va de Binah à Tiphereth.

Fonctions : les actions réfléchies, la connaissance de soi-même, le contrôle des sens, l'éducation et le savoir-vivre, les complots, la ruse, l'acquisition définitive d'une habitude, d'une connaissance ou d'une conception.

Sentier gouverné par Kaph, va de Hésed à Tiphereth.

Fonctions : le détachement intérieur, l'élan de donner, toutes les tendances qui font la bonté, la générosité de la personne, la joie, le rayonnement, le magnétisme, l'ouverture d'esprit, les dons artistiques.

Sentier Gouverné par Lamed, va de Tiphereth à Netzah.

Fonctions : l'activité de la personne, son côté pratique des choses, les tendances commerciales, sociales, spirituelles, artistiques de la personne, son savoir-faire, la tendance à l'action, la possibilité de s'intégrer dans un groupe par l'harmonie créée.

Sentier gouverné par Mem, va de Hessed à Netsah.

Fonctions : le dévouement avec un certain attachement affectif, l'esprit de tolérance, les relations affectives et amoureuses, l'élan de se donner entièrement à quelque chose, sans réserve, l'abandon dans une voie choisie, l'amitié.

Sentier gouverné par Noun, va de Netsah à Hod.

Fonctions : les épreuves de la vie, l'extinction de l'idéal, les épreuves affectives et amoureuses, le recul face aux choses, la méfiance dans la voie choisie, la réserve face aux situations.

Sentier gouverné par Sameck, va de Gvourah à Hod.

Fonctions : la volonté, le refus des émotions et des attachements, la rigueur, voire l'intolérance, le non-engagement et le non attachement, la froideur dans les relations, la droiture.

Sentier gouverné par Ayin, va de Tiphereth à Hod.

Fonctions : la structure des émotions et de la personnalité, le caractère, le discernement dans les actes, les tendances scientifiques, militaires, fonctionnaires, rationnelles de la personne,

le sens de l'organisation, la réflexion en toutes choses, la méfiance, l'isolation.

Sentier gouverné par Phé, va de Hod à Yesod.

Fonctions : les inclinations humaines, l'attachement aux choses matérielles, le désir de possession, les biens en général.

Sentier gouverné par Tsadé, va de Tiphereth à Yesod.

Fonctions : l'équilibre de la personne, le bonheur dans la vie, la vie sentimentale.

Sentier gouverné par Qof, va de Netzah à Yesod.

Fonctions : la forte affectivité, les attachements émotionnels, les liens familiaux, les enfants.

Sentier gouverné par Reish, va de Yessod à Malkuth.

Fonctions : la vie dans le monde, la sexualité, les contraintes du monde matériel, le fardeau que l'on porte.

Sentier gouverné par Shin, va de Netzah à Malkuth.

Fonctions : le reflet, l'expression de toute l'activité interne et cachée de la pensée, la cristallisation de son monde intérieur.

Sentier gouverné par Tav, va de Hod à Malkuth.

Fonctions : la clef de voûte de la personne, tout ce qui lui permet de subsister sur la terre, les outils dont elle dispose.

Voilà quelques éléments qui, je l'espère, vous aurons fait voir le Taro d'une autre façon, changer son regard sur les choses permet de les appréhender différemment et à partir de là de se construire avec un nombre de facettes multiples aussi transparentes que le diamant, le Taro peut encore être expliqué de façon alchimique afin d'apporter une solution au grand œuvre et à sa réalisation.

Le Taro est la Rota qui mène à la Troa et permet de devenir Ator
(Le Taro est la Route qui mène à la Trouée permettant de devenir
Ator)

Une marche à la fois sur la spirale de la vie, bien à vous

MELEPH ASHAGAR – SAR AEMETH SII V – MAITRE E. C.

Les mystères de la tombe et la résurrection de la chair¹

Par Phaneg

L'Esprit est UN - la Matière est UNE

Ce n'est pas pour satisfaire une vaine curiosité que j'écris cet article, d'autant plus que les explications données ne sont évidemment pas définitives mais parce qu'il fera, je crois, penser, réfléchir et méditer. Il est bon, du reste, que certaines questions restent un peu mystérieuses pour notre raison et que nous croyions à la résurrection de la chair surtout par l'humilité et par la Foi.

Que se passe-t-il, après que notre organisme physique a cessé de constituer pour notre Esprit un instrument capable de le manifester dans la matière ?

L'Âme, principe animateur, a brisé les liens qui lui permettraient d'agir sur le monde extérieur par l'intermédiaire du cerveau et du cœur : la Conscience n'est plus dans le corps visible et elle fonctionne ailleurs.

L'instrument qui nous a servi quelques années est déposé dans la terre, mais la décomposition est-elle un anéantissement ? Que se passe-t-il exactement et que pouvons-nous percevoir ou connaître une fois la tombe refermée ?

Enfin, ce corps que nous devons reprendre à la Résurrection, quel sera son avenir d'ici-là ? Pour essayer de répondre à ces questions, nous examinerons successivement la composition de notre corps physique et les différents états de la matière sous lesquels nos cellules peuvent se présenter, le degré de leurs conscience et de leur intelligence propre ; le milieu minéral, végétal et animal où ces cellules vont évoluer après leur libération – Nous rechercherons en rappelant même les découvertes les plus récentes de la science, quel est le terme final de cette évolution et je l'espère, nous pourrons alors mieux comprendre une Loi énoncée dans « Quelques Paroles directes » ; « *Psyché* » page 110, numéro spécial consacré au Dr Marc Haven : « Vous reprenez votre corps là

¹ Psyché n°399, décembre 1929.

où vous l'avez laissé, vous avez toujours le même corps (mêmes éléments sous différentes formes) ».

Dans son étude intitulée « Le Corps, le Cœur de l'homme et l'Esprit » (« *Psyché* » n° de mars 1927) le Dr MARC HAVEN, établit que le corps humain a été formé d'atomes que nous trouvons dans les couches profondes de la terre : carbone, oxygène, silice, calcium, soufre, etc. Il a fallu, dit-il, que ces molécules prennent contact les unes avec les autres, dans la matière minérale, évoluent jusqu'au végétal, passent dans le règne animal par l'intermédiaire des herbivores et enfin dans le corps humain, où les cellules formeront un organe avec l'aide des Siècles.

Notre matière physique est toujours en évolution et en perfectionnement continu. Elle se présente à l'état solide liquide, gazeux, radiant, éthérique. Des expériences précises (DURVILLE, de ROCHAS et d'autres) ont prouvé que le siège réel de nos sensations est dans ces dernières cellules et non dans les organes physiques grossiers qui ne fonctionnent plus dès qu'elles sont extériorisées par le sommeil magnétique ou anesthésique. Notre corps est presque à ce moment un cadavre. La petite partie de notre conscience que nous connaissons peut quitter notre cerveau dans le sommeil ou l'extase. Voilà ce qu'il faut retenir ; on ne constate plus alors que la vie inférieure, chimique, végétative. La seule différence avec la mort réelle c'est que l'Âme n'a pas encore abandonné la direction de la machine humaine et que les liens ne sont pas brisés, mais seulement distendus.

Avant d'aller plus loin et pour que notre étude soit plus complète, il y a lieu de rappeler ici deux Lois intéressantes : celle de l'intelligence et de la mémoire des cellules nerveuses (Plexus) et celle de la force conservatrice de la forme. Je n'en dirai que peu de choses. Que nos plexus soient doués d'une sorte d'intelligence rudimentaire et d'une mémoire précise, cela ne peut faire aucun doute pour le physiologiste qui constate par exemple la reproduction identique des petites lignes qui strient l'extrémité du doigt après qu'elles ont été détruites par une blessure légère. En ce qui concerne le principe conservateur de la forme, nous pouvons en avoir la preuve en nous basant sur les belles expériences de Claude Bernard, de Flourens et de leurs successeurs. Elles ont démontré que nos cellules se renouvellent toutes en 3 ou 4 ans et cependant quand je revois un ami au bout de ce temps, sa forme n'a presque pas changé. Il y a donc en nous un principe non visible qui a agi et

nous pensons que ce principe est tout simplement le double, ou Corps astral qui lui-même n'est qu'une manifestation de la Vie, un lien avec les parties les plus grossières de l'Âme.

Cette intelligence de la partie astrale de nos plexus nerveux, cette force conservatrice de la forme échappent, il me semble, à la mort ; elles ont certainement un rôle important à jouer dans le travail qui s'effectue après la mise en terre et que nous allons étudier maintenant.

Dès que le cadavre a été déposé dans la tombe et d'autant plus vite que le cercueil sera en bois plus léger, commence une série de transformations dont une partie seulement est connue. Sous l'influence de la chaleur et de différents agents, la décomposition de la matière se produit. En réalité, les cellules qui composent nos organes n'étant plus comprimées par la force qui les maintenait unies, reprennent leur liberté. Les atomes de calcium, de carbone, de silice, d'azote, de métaux en suspension dans le sang, etc. vont donc être disponibles et prêts à subir l'évolution nécessaire. Une partie de ces cellules passera dans les minéraux, végétaux et animaux voisins et ici nous entrons dans un domaine moins connu.

Aujourd'hui, la science admet que la matière non seulement peut passer à l'état radial et colloïdal, mais encore se dématérialiser entièrement et il n'est pas anti-scientifique d'enseigner que les cellules libérées de nos corps passent à un état subtil où elles peuvent facilement traverser la matière solide. Le Dr Marc Haven, dans « *Psyché* » Mars 1927, dit page 46, en renvoi : « on reconnaît que l'atome de carbone (par exemple) peut se présenter à l'état colloïdal, amorphe, etc. ».

Nous voici au cœur même de notre sujet : page 80, de la même revue, l'auteur cite le passage suivant : « jadis, Tcheou Hong disait que : les transports des particules des êtres défunts sous l'action de la terre, sont imperceptibles » (Lao-Tseu, ch.1, p.70). Et cette idée ne peut même plus nous étonner à une époque où l'on étudie couramment la dématérialisation de la matière, le noyau de l'atome, les radiations invisibles, les rayons ultra-gamma, ultra-béta, les ions, les électrons, etc. qui ne sont déjà plus de la matière physique, mais bien les débuts de la matière supérieure (astrale, disaient les écoles occultistes).

Nous sommes donc en droit de penser que si au bout de 50 ans on ouvre une tombe, au moins une grande partie du corps qu'elle contenait n'a pas été anéantie, mais a pu être transportée dans l'une quelconque des directions de l'espace ; soit sur des ondes spéciales, soit sur des courants depuis longtemps familiers aux occultistes et que la science redécouvrira sûrement tôt ou tard.

Dans le même numéro de « *Psyché* », page 110, le Dr Marc Haven cite l'enseignement suivant « Nous avons toujours le même corps, mêmes éléments, c'est-à-dire que nous le reprenons « *là où nous l'avons laissé* ». Cette loi assez obscure s'éclaire bien, je pense, et se comprend si l'on se rapporte aux pages précédentes.

Nous supposons naturellement admise l'existence d'un Être spirituel et d'une âme pour chacun de nous : l'âme étant considérée comme le principe animateur de la matière. À chaque mort, le corps que l'Âme vient d'abandonner subit plus ou moins lentement les transformations décrites plus haut, selon que le cercueil est en bois léger ou en plomb ou déposé dans un caveau. Dès que la future mère est prête et qu'elle a été fécondée, le transport des cellules passées à l'état radiant s'effectue sous la direction de l'Âme, et le nouveau corps se reconstruit, très souvent, je pense, à peu près semblable à l'ancien, car le principe conservateur des formes dont nous avons constaté l'action pendant la vie doit continuer d'agir. Nous reprenons bien ainsi le même corps là où nous l'avons laissé. Mais l'enseignement ci-dessus précise qu'il s'agit des mêmes éléments. Cela revient à dire que nous reprenons les « *principes* » servant à composer le corps, c'est-à-dire les cellules, bases de chaque organe qui sont passées à un état subtil et ont été transportées jusqu'à la future mère. Rappelant ici quelques souvenirs de l'Embryologie occulte de Papus, nous pensons que c'est dans l'œuf, d'où sort tout être vivant, que se concentrent les éléments du futur corps, très probablement à l'instant où il a été fécondé. Cette concentration doit se faire dans l'un des feuillettes externes et de là, ce dynamisme initial va diriger tout le travail de développement du fœtus et d'abord celui du système nerveux (Papus, *Traité méthodique*, p.273 et suiv.). À un certain moment de la gestation, le Corps subtil est formé, constituant d'après les traditions orientales et occidentales le moule sur lequel vont se placer les cellules dues à la vie de la Mère qui fournit ainsi la matière physique du Corps, mais les Éléments, base du futur organisme, viennent bien de l'ancien corps. La part de la mère n'en est pas diminuée.

Examinons maintenant quelques conséquences de cette Loi. Tout d'abord, il apparaît que l'incinération et l'embaumement, qui, sans en empêcher complètement la réalisation, mais la rendant plus difficile, doivent être évités ainsi que l'emploi du plomb pour le cercueil. La mise en terre dans un cercueil de bois mince, voilà le procédé le meilleur qui du reste a été recommandé par l'église.

Remarquons ensuite, que si les choses se passent comme nous l'indique la « *Parole directe* » citée ci-dessus, je comprends fort bien que si j'ai abusé de mon estomac ou de n'importe quel autre de mes organes, j'en souffrirai forcément dans ma vie suivante car les cellules affaiblies sont transportées dans le même état. Par exemple, beaucoup d'infirmités de naissance sont des êtres qui ont détruit leur corps par le suicide avant l'heure fixée. L'embaumement pratiqué chez les Égyptiens et certains peuples, la conservation des cadavres dans des terrains secs et calcaires, la préservation des corps de quelques Saints due à la pureté de leur Âme, de leur vitalité et à l'ascétisme, ne semblent pas constituer des exceptions, en partie, parce que ces faits sont relativement rares et en partie parce que les Éléments de ces organismes physiques peuvent malgré tout passer à l'état radiant ou éthérique. Du reste, en particulier chez les Égyptiens, tous les initiés connaissent les troubles profonds et les conséquences terribles qui ont été la suite de leur décision volontaire d'empêcher la décomposition des corps de leur Élite dans le but d'amasser d'énormes forces fluidiques, destinées à des buts occultes.

Il nous faut aussi jeter un regard sur le milieu minéral, végétal et animal où notre corps va subir les changements nécessaires. Là encore l'orientation nouvelle de la science, qui sait aujourd'hui reconnaître la Vie, même dans les minéraux, nous permettra certaines idées qui auraient paru il y a vingt ans tout à fait inadmissibles. On n'est pas loin de reconnaître que la conscience étant un des attributs de la Vie, il est possible de dire que le minéral a une certaine notion de lui-même très rudimentaire certes, mais réelle. La science ne peut encore aller cependant jusqu'à la notion, familière aux Mystiques chrétiens, de responsabilité, de liberté et de tendance vers l'Esprit Pur que possède une simple pierre. Aussi, c'est seulement sous forme de légende que nous parlerons du rôle que la partie spirituelle de nos organes, surtout le cerveau et le cœur, ont à jouer dans la terre. C'est cependant un beau spectacle que de voir leur esprit sous formes de lumières colorées, s'arrêter un instant ; appeler les esprits obscurs des minéraux et les grouper

autour d'eux. Elles sont, en effet, nos cellules, la seule forme sous laquelle *l'Esprit créateur* peut être perçu, dans ce milieu sombre. Des interéchanges se produisent du reste, comme partout où il y a Vie, et une aide mystérieuse peut être donnée par ces esprits élémentaires à nos particules corporelles dans le travail difficile que j'ai tenté de décrire.

Nous ne présentons pas, bien entendu, ces notions nouvelles pour quelques lecteurs, comme un dogme, mais nous y trouverons, je crois, quelques lumières pour l'étude des rapports possibles entre la tombe et le berceau et le grand problème si important de la naissance et de la mort pourrait en être un peu éclairci.

Ici se présente tout naturellement à notre mémoire ce qu'on a appelé la réincarnation. A mon avis, seul l'Être qui pourrait être sûr de savoir de ce que sont la Matière et l'Esprit en parlerait en connaissance de cause. En tout cas, si le fait est certain, le mot est sûrement inexact, car il donne l'idée de pénétration dans la matière physique d'un Principe spirituel. Je pense que ce dernier n'est jamais prisonnier d'un organisme de chair. C'est par l'âme, qui dans ses parties inférieures touche à ce que la science occulte appelle *corps astral*, que l'Esprit, parcelle de l'absolu créateur, siège de notre moi réel, agit sur le corps, un peu comme un opérateur projette les ondes nouvelles pour diriger à distance un bateau ou un avion, sans s'y trouver corporellement. Une grande quantité d'êtres humains n'ont aucune conscience de cette direction. Il faut gagner son Âme par la patience, c'est-à-dire que beaucoup de temps et d'efforts sont nécessaires pour commencer à se rendre compte de l'existence de notre âme tout-à-fait en dehors de notre matière.

Ainsi, comme nous avons toujours le même corps, la mort n'a aucune espèce de sens pour notre moi véritable ; elle n'a plus ses aiguillons. Notre âme cesse momentanément son action sur notre corps : ou plutôt, elle agit sur lui autrement, pendant qu'il se renouvelle et se reconstitue, et elle a du reste d'autres instruments, car son activité est incessante. Il n'y a donc aucune interruption dans notre vie, ni dans notre travail, ni dans nos efforts pour atteindre un but dont notre conscience ne peut avoir physiquement qu'une idée imparfaite. Ainsi également, nous sommes définitivement fixés sur l'absurdité de nos raisonnements, de nos façons de voir lorsqu'il s'agit de la notion de l'Absolu, de l'Esprit et des grandes énigmes que l'Univers nous présente. Et cependant, les hommes continuent de parler et d'écrire sur ces sujets ; ont-ils tort de le faire ? non : on doit travailler, mais ils ont tort d'attribuer à leur systèmes

philosophiques ou à leurs théories scientifiques une valeur importante et, pour quelqu'un, définitive.

Enfin, les idées que nous avons remuées dans cette étude, ne peuvent manquer de nous rappeler un des dogmes les plus obscurs de l'Église chrétienne : la résurrection de la chair. Sans prétendre l'expliquer, les pages précédentes nous aideront cependant à en admettre la possibilité.

Voici donc un résumé du dogme catholique, et de la célèbre Épître de saint Paul : « Tous ceux qui sont morts depuis le commencement du monde, ressusciteront avec le même corps qui leur aura servi pendant leur vie ; ce seront les mêmes « corps ; mais il sera hideux et grossier pour les méchants, glorieux pour les bons » (jouissant des qualités suivantes : immortalité, impassibilité, clarté, agilité, « subtilité) (*catéchisme romain*) ».

Saint Paul, lui, dit en résumé : « Pour qu'une graine produise une fleur vivante, il faut qu'elle meure comme graine. Le Corps vivant qui naît n'est pas « semblable à ce qui lui donne naissance. Des différences très grandes existeront entre les corps ressuscités, comme composition et éclat ». Le corps humain provient d'une « semence corruptible, méprisable, faible, animale, périssable. Le corps ressuscité sera « incorruptible, glorieux, plein de force, spirituel, éternel ».

Remarquons tout d'abord le rapport très strict qui existe entre l'affirmation de l'Église et la parole directe à laquelle nos amis attachent avec raison une importance définitive « Vous ressusciterez avec le même corps qui vous aura servi, dit le catéchisme ».

« Vous reprenez votre corps là où vous l'avez laissé, vous avez toujours le même corps » lisons-nous dans « *Psyché* ». Il s'agit évidemment d'un enseignement identique. Que nous reprenions ce corps une seule fois à la résurrection et que notre Âme purifiée le transforme en corps glorieux, ou que nous le reprenions à plusieurs reprises, l'affinant sans cesse et le rapprochant de plus en plus de l'Esprit, jusqu'au dernier jugement, cela n'a pas une importance énorme. Le processus est le même. L'Église catholique ajoute qu'à la résurrection, le corps sera hideux et grossier pour ceux qui auront refusé la Lumière et l'effort, qui se seront livrés au mal sans repentir ; nous pouvons espérer que même pour eux tout ne sera pas fini et que l'Esprit ne les laissera pas sans aide. Pour les bons,

c'est-à-dire l'immense majorité qui auront fait des efforts progressifs vers le Bien, l'Amour, la Charité vraie, pour tous ceux auxquels Jésus pensait lorsqu'il disait : « Soyez sans crainte ; il a plu au Père de vous réserver le Royaume », le Corps de résurrection sera tel que le décrit saint Paul : resplendissant, immortel, impassible, agile et subtil. Toutes les molécules auront été transmues. Ce qui aura été semé corruptible et mortel, sera incorruptible, éternel et, à des degrés différents, tous nos corps deviendront capables de vivre dans ce que le Christ appelle son Royaume.

Dans l'hypothèse de notre vie ininterrompue matérielle, comment cette transformation aura-t-elle pu se réaliser plus ou moins longuement ? Citons ici encore une des paroles directes, recueillies par le Dr Marc Haven (page 110 « *Psyché* ») : « C'est vous-même qui avez formé votre corps et qui le préparez depuis des siècles ». Notre corps glorieux, c'est notre personnalité vraie qui lentement, d'âge en âge, l'aura formé. À chaque pardon, à chaque défaut vaincu, à chaque effort vers l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu, le travail invisible s'accomplit et peut-être le Christ construit-il parallèlement les assises mystérieuses de ce Royaume, où, régénérés, victorieux, purifiés, nous vivrons un jour près de Lui en corps et en âme et en Esprit.

Rassembler ce qui est épars

Par Michel Butkiewick

À la question : « Dans quel but voyagent les Francs-Maçons ? ».

La réponse est : « Pour la recherche de ce qui a été perdu ; pour rassembler ce qui est épars et répandre partout la lumière ».

Telle est la feuille de route de tout maçon ; il n'en est point d'autre et elle résume à elle seule leur engagement.

Cette belle formule peut cependant paraître assez mystérieuse : pour trouver ce qui a été perdu, il faudrait rassembler ce qui est épars, un peu comme après un accident, on cherche les débris éparpillés sur le sol ? Pour tenter de reconstituer l'original disparu.

Dans une première approche, les constitutions d'Anderson nous y invitent : après avoir évoqué le passé de l'humanité adamique, au début, incarnée en un seul homme, lequel sera ensuite dédoublé et multiplié puis disséminé en peuples, races et civilisations, religions et langues différentes trop souvent hostiles et belliqueuses, elles déclarent avec solennité « *la Franc-Maçonnerie est destinée à rassembler ceux qui, sans elle, ne se seraient jamais rencontrés* ». Ailleurs, il est spécifié qu'il s'agit des « Hautes Valeurs Morales ».

Sous-jacente toujours, l'idée évoquée par la première partie des Constitutions d'Anderson selon laquelle l'homme chassé du Paradis se serait multiplié à partir d'une souche unique (que les scientifiques situent en Afrique de l'Est) et auraient migré sur la totalité de la terre, en s'adaptant aux différents climats, engendrant par là des cultes et des croyances différents, des frontières et, par voie de conséquence, des conflits incessants inhérents à la condition humaine après la Chute des origines.

C'est au nom de ces différences que l'« homme de la chute » se déchire et se fait la guerre depuis la nuit des temps.

L'idéal maçonnique est donc bien conforme à la devise solennelle rappelée, celle-ci consistant à préparer les hommes à accepter leur différences et à s'enrichir mutuellement au lieu de se détruire avec des moyens toujours plus perfectionnés.

« Si tu es différent de moi, loin de me léser, tu m'enrichis ».

Cette phrase si belle de Saint-Exupéry est gravée à l'entrée du siège du Grand Orient de France, 16, rue Cadet à Paris ; elle pourrait figurer sur les frontispices de tous nos Temples.

Historiquement, les fondateurs de la Maçonnerie spéculative, à une époque où les guerres de religion ensanglantaient l'Angleterre, concurent la nécessité impérieuse de rassembler ceux des hommes qui n'étaient pas aveuglés par l'ignorance et la passion, pour rétablir une salvatrice Fraternité.

Ils constitueraient alors le vecteur éclairé du perfectionnement de l'humanité.

Cette première interprétation, de nature très exotérique, est juste et quand bien même, il existerait encore bien des divisions au sein des Francs-Maçons, leur idéal n'a jamais été entamé et la légendaire Fraternité Maçonnique est là pour nous le rappeler : la tolérance et le pardon ne rassemblent-ils pas ce qui fut épars dans le cœur des hommes ?

L'article 1 de notre Constitution rappelle cependant, aussi et surtout, que « la Franc-Maçonnerie est un ordre initiatique, traditionnel et universel ».

C'est à la lumière de cette affirmation que l'on doit envisager le sens initiatique de la devise qui nous occupe : elle spécifie la démarche maçonnique, laquelle ne saurait jamais se confondre avec une démarche profane aussi généreuse, désintéressée, voire spirituelle qu'elle puisse être.

C'est elle qui nous occupera désormais.

Premièrement :

« Rassembler ce qui est épars en l'Homme c'est, pour le Maçon, retrouver son unité fracturée ».

Épars vient du latin *espar* qui est issu du verbe *spargere* ce qui veut dire : répandre, disséminer.

Rassembler, assembler à nouveau, suggère l'idée de remettre ensemble éventuellement des morceaux, de réunir au besoin par l'esprit.

Rassembler ce qui est épars, c'est remettre ensemble ce qui a été fracturé et dispersé.

Le « symbole » de la pierre fendue en deux parties pouvant s'emboîter exactement exprime l'action de jeter ensemble, de projeter l'une sur l'autre les parties d'un tout, de refaire par emboîtement de plusieurs parties, une seule pièce.

Le symbole de la pierre fendue en deux parties qui s'emboîtent quand on les rapproche, dont l'une est gardée et l'autre remise à son ami, à son associé, qu'un engagement solennel unit, constitue un moyen sensible, matériel, et concret d'évoquer à tout moment le sens exact qu'on lui a conjointement donné.

Les deux parties emboîtées de la pierre scelleront le geste symbolique de ceux qui se retrouveront sans avoir oublié la promesse qu'ils se firent à une époque peut-être très ancienne.

Ainsi le temps qui passe, l'oubli qui efface ou les passions, qui aveuglent, n'auront pas raison d'une promesse échangée ou d'un sentiment un jour partagé. Ainsi aura été marqué d'une pierre un point fixe immuable qui échappe aux contingences du monde, lesquelles ont fait dire au philosophe qu'on ne se baignait jamais deux fois dans le même fleuve.

Ce symbole qui pourrait relever de l'anecdote, est en fait plus puissant qu'on aurait pu le croire. Il constitue l'unité retrouvée : celle de l'homme qui n'a pas voulu se renier et qui est resté lui-même.

Mais l'homme ne reste-il pas le plus souvent lui-même fracturé, dissolu, écartelé, épars ?

Une introspection, une descente lucide en nous même, révéleraient bien des conflits non surmontés, voire ignorés de notre conscient car rejetés par nous, épars dans notre personnalité non assumée.

Ce pain quotidien des psychanalystes est heureux pour eux, tant sont fréquents dans nos sociétés les dysfonctionnements souvent pathologiques de la psyché.

Et chacun sait qu'une partie de soi, que l'on a cru pouvoir ignorer, peut se manifester au moment où l'on s'y attend le moins, venant rappeler une fêlure ou une fracture refoulée, et se manifester par une souffrance physique ou morale dont on ne sait trouver la cause physiologique.

Laissons aux « psy » le soin de rassembler ces différentes parties d'un être fractionné, d'un cerveau fêlé ou d'un cœur brisé.

Mais nous, qui ne nous estimons pas à ce point atteints dans notre personnalité, qui n'avons pas besoin de psychologue pour nous bien porter, peut-on vraiment affirmer que rien n'est épars, dispersé en nous, qu'aucune interrogation ne saurait faire naître en nous un sentiment de faute, une angoisse existentielle ou une peur que l'on n'a jamais pu avouer ?

Qui n'a jamais fait, un jour ou plutôt une nuit, quand le sommeil nous fuit, cette expérience de scruter notre vécu, ce passé qui remonte à notre conscience tout d'un coup, depuis nos premiers souvenirs jusqu'au moment présent.

Tout arrive alors pêle-mêle, épars sur le long ruban de notre vie sans qu'il nous soit possible de saisir la part qui pourrait nous incomber, de celle qui n'a jamais dépendu de nous. Rassembler tous les moments de notre vie en un tout que l'on voudrait faire sien est absolument impossible car force est de constater que malgré tous nos efforts, nos résolutions, nos prières, nous avons été ballotés d'évènements en évènements au gré d'un destin qui nous a été imposé.

Seul notre orgueil, notre ego trompeur, reconstruirait notre histoire à notre avantage, en en faisant une légende bien mensongère.

Si l'on se tourne alors vers l'avenir, celui que l'on peut imaginer, à partir d'un certain âge, celui-ci semble bien devoir nous échapper encore davantage car nul ne peut savoir, dans la vieillesse qui est toujours un naufrage, s'il restera longtemps capitaine de son navire. Cette introspection lucide qui remet en place bien des illusions, pourrait être étendue sans doute à l'humanité entière et risquerait alors d'engendrer une philosophie bien pessimiste, sans doute confirmée par les évènements contemporains, ceux dont Albert Camus disait :

« Celui qui désespère des évènements, est un lâche, mais celui qui espère de la condition humaine est un fou ».

Où se situe en nous et en notre Humanité ce point fixe, immobile, immuable, où nous pourrions réunir en une véritable synthèse tous les éléments et attributs de ce que nous sommes vraiment, de ce qui ne se dissoudra jamais dans l'écume des jours ?

Tout n'est-il qu'illusion et doit-on conclure que ce point, ce centre vrai, n'existe pas et faire nôtre, le vers de Pindare : « *L'Homme n'est que le songe d'une ombre ?* »

Étranger à lui-même, l'homme est-il condamné à errer en aveugle au sein de l'Univers indifférent à sa souffrance ?

L'Univers aussi change et la course des étoiles dans le ciel, leur naissance, leur mort, la ronde des galaxies qui toujours s'éloignent, sont bien là pour nous le rappeler.

C'est ce changement incessant de tout et de lui-même qui plonge l'homme profane dans le trouble et la perplexité.

Cependant, concevoir, comme nous venons de le faire, un changement qui affecterait toutes choses, implique nécessairement que nous mesurons ce changement par rapport à son contraire : un lieu, un point immobile, immuable qui, lui, ne serait jamais soumis au changement.

À défaut, toute notion de changement serait incompréhensible intellectuellement et l'on ne peut parler d'une chose que l'on ne peut concevoir (cf. Guénon).

Il existe donc, par nécessité, un point fixe d'où l'on peut voir tout ce qui n'est pas fixe, tout ce qui se déplace, se transforme, change, s'éparpille « comme les étoiles du ciel ; ce point fixe immuable sera alors le « principe » d'où procède tout changement ; ce point ne peut, par définition, être soumis au changement car il est en dehors du changement et il est, par nécessité, immuable : tout évolue autour de lui et c'est pourquoi, Aristote affirme dans sa « Physique », la nécessité du « Moteur Immobile » de l'Univers ».

Aristote ne faisait pas preuve d'une originalité extrême car la notion de « centre immuable » est au cœur de toutes les traditions et cela depuis des millénaires. La plus ancienne d'entre elles, parvenue jusqu'à nous, la tradition hindoue des Vedas, parle déjà d'un « Ordonnateur interne : ANTARYAMI », lequel dirige toutes choses

de l'intérieur, car résidant au point le plus intérieur de toutes, lequel est le Centre.

Ne pourrait-on objecter qu'il y a quelque contradiction à soutenir que ce point est à la fois extérieur au monde manifesté et situé en même temps au plus intérieur de toutes choses ?

Le symbolisme de la roue et de son moyeu nous aidera à résoudre cette objection, car la roue tourne autour d'un moyeu fixe qui ne peut être assimilé aux éléments entraînés par le mouvement de la roue : il est à la fois immuable, extérieur à ceux-ci et le centre intérieur de leur mouvement dont il devient la loi. La pointe du compas imprime ou plutôt « vise » le point sans trace qui est l'origine du cercle tracé par le géomètre.

Ce point immatériel, car sans dimension, à la fois extérieur et intérieur symbolise le Principe et, ainsi que nous le rappelle René Guénon, « *au centre de tout être comme de tout état de l'existence cosmique, réside un reflet du Principe Suprême* ».

Aussi, la Roue Cosmique, c'est le parcours du cycle, la rotation de la circonférence, c'est, également la « succession des choses, des heures, des mois, des saisons, des âges de l'humanité ».

La fixité du centre, c'est l'image de l'éternité où toutes choses sont présentes en parfaite simultanéité.

Une question cependant reste en suspens : comment approcher de ce Centre qui existe au cœur de tout être et donc de nous-même ? Comment accéder en ce lieu symbolique, connu des seuls Maîtres, et que nous ne saurions révéler ici et aujourd'hui.

Deuxièmement :

Rassembler ce qui est épars, c'est changer son regard sur le monde, en opérant un dépassement de soi qui consistera à passer de l'« extérieur » à l'« intérieur », de la multiplicité à l'unité, de la circonférence au centre.

L'initiation n'a, en fait, pas d'autre but que celui-là : il faudra en effet pour le profane abandonner ses métaux et ses faux savoirs pour tuer le « Viel homme » qui est en lui et renaître à la vie d'initié, virtuel dans un premier temps puis de plus en plus effective par les travaux et les œuvres qu'il réalisera.

À cette fin, les Francs-Maçons construisent un Temple à la gloire du Grand Architecte de l'Univers et leurs outils sont ceux des constructeurs.

Un chantier de cathédrales, au XII^e siècle, voyait s'affairer des ouvriers spécialisés, des apprentis, des manœuvres, des hommes de corvée et même des bénévoles, chaque métier nécessaire à la construction était dirigé par un maître qui guidait ceux qui travaillaient avec lui.

La progression dans le métier évoluait au rythme de l'édifice : un apprenti mettait parfois plus de 10 ans pour devenir ouvrier. 80 cathédrales ont été ainsi construites sur 200 ans.

Chacun gardait précieusement les secrets de son métier que l'on se transmettait de maître à disciple toujours oralement et cela d'un pays à l'autre car les bâtisseurs avaient le droit de circuler librement partout en Europe pour bâtir d'autres cathédrales.

Par terre, partout autour de l'édifice qui s'élevait vers le ciel, des amas de pierres brutes attendaient le ciseau des tailleurs de pierres, ailleurs d'autres tas de bois devaient être sciés pour la charpente et les verriers s'affairaient ainsi que les sculpteurs.

Ici choses et hommes sont assemblés pour une œuvre unique à la gloire du Dieu chrétien du Moyen Âge.

Toutes les pierres éparses sont assemblées et trouveront leur place dans l'édifice, chef d'œuvre des maîtres maçons.

Une pierre cependant a été mise à l'écart, car les apprentis ne savaient qu'en faire. La pierre que ceux qui bâtissaient avaient rejetée, la *caput anguli*, celle qui deviendrait la tête de l'angle et était, en réalité, de toutes la plus précieuse car, clef de voûte, elle ne trouverait qu'au dernier moment sa place, au faîte de l'édifice : c'est sur elle que reposeraient toutes les forces convergentes de la cathédrale qui viendraient s'annihiler dans l'équilibre de leur complémentarité. Seuls les maîtres connaissaient sa destination : sa gravité qui l'entraînait vers la terre, maintiendrait l'édifice tout entier tourné vers le ciel. Seul le maître maçon avait la connaissance supérieure de rassembler toutes les parties éparses pour remonter au principe de l'édifice qu'il construisait.

Le maçon rassemble des éléments épars pour en faire un édifice qui, s'il est vraiment ce qu'il doit être, aura une unité organique comparable à celle d'un être vivant.

Aussi les éléments rassemblés ne peuvent l'être que s'ils procèdent d'un principe commun qui leur confèrera cette unité.

C'est là toute la différence qui oppose « synthèse » et « syncrétisme ». Le syncrétisme réunit artificiellement des éléments pris de tous côtés incapables de s'intégrer effectivement dans une réalité supérieure, de révéler un sens, une doctrine une intuition de nature spirituelle.

Le syncrétisme est purement extérieur et superficiel, la synthèse au contraire s'effectue essentiellement du dedans.

René Guénon dira : « *la synthèse consiste proprement à envisager les choses dans l'unité de leur principe même, à voir comment elles dérivent et dépendent de ce principe même et à les unir ainsi, ou plutôt à prendre conscience de leur union réelle, en vertu d'un lien tout intérieur, inhérent à ce qu'il y a de plus profond dans la nature* ». Cela n'est pas vrai pour des emprunts qui pourraient être faits à diverses formes traditionnelles pour tenter de les souder, en quelque sorte extérieurement les uns aux autres, sans qu'ils s'inscrivent dans une stricte procession ontologique d'un même principe supérieur.

Cette unité organique est comparable à celle d'un être vivant, si l'on se place au point de vue microcosmique, mais à celle d'un monde si l'on se place au point de vue macrocosmique. La Table d'Émeraude reprenant les principes de tout enseignement traditionnel ne nous rappelle-t-elle pas que « TOUT CE QUI EST EN HAUT EST COMME TOUT CE QUI EST EN BAS » ?

C'est au regard de ce plan macrocosmique qu'il convient maintenant d'envisager le véritable travail du Maçon parvenu à un moment avancé de son cheminement initiatique.

Dans le symbolisme maçonnique, en dehors du symbolisme constructif, les références à la Kabbale Hébraïque sont multiples ; certaines sont même proposées aux apprentis.

Chacun sait en effet que cette voie initiatique souligne l'importance du sens attribué aux lettres et en particulier à leur pouvoir de reconstituer, pour l'Initié, le nom primordial, celui du Divin.

Au tout début du chemin, on ne sait tout d'abord qu'épeler. Le travail d'assemblage des lettres éparses et de la prononciation du nom ne viendra que plus tard.

L'apprenti, qui ne sait qu'épeler, est invité à méditer sur ce que représente le nom donné à un être : appeler quelqu'un par son nom, c'est bien différent que de lui donner un numéro, un matricule ou un code comme notre société profane et réductrice s'escrime à le faire aujourd'hui.

D'un point de vue traditionnel, le nom d'un être est l'expression de son essence, de son principe, qui le fait être tel qu'il est.

Dès lors la reconstitution du nom n'est autre que celle de l'être que l'on évoque. Ainsi pour le Kabbaliste, connaître le nom de Dieu revient à connaître Dieu lui-même.

Quand, dans la genèse, il est dit que Dieu a voulu associer Adam à la Création il l'a invité à donner un nom à ses créatures : le nom rassemble tous les éléments d'un être manifesté et constitue, pourrait-on dire, sa clé de voûte, l'expression du principe dont il procède : il est qualitatif et unique, jamais quantitatif et multiple ; il rassemble ce qui, sous certains aspects, pourrait paraître divisé.

Pour revenir au Macrocosme, à la Création ou, si ce terme aux références bibliques heurte certains, à la manifestation universelle, le symbolisme de la Kabbale affirme qu'elle est formée initialement de lettres correspondant à la multiplicité de ses éléments et que, en rassemblant ces lettres, l'initié peut retrouver la clef de l'univers ramené à son Principe si le travail est opéré sous certaines conditions d'humilité de constance et de sagesse.

Lorsque l'on sait la concordance existant, en Kabbale, entre les lettres et les nombres, ne peut-on pas envisager ici un rapprochement avec les actuelles théories scientifiques qui tentent de regarder par-delà le mur de Planck ?

Pour l'apprenti qui est à l'aube de la Connaissance, il ne peut qu'épeler le nom car, restant dans la multiplicité, il ne discerne que le reflet de ses attributs dans la manifestation, exprimés d'une façon

fragmentaire et dispersée ; le kabbaliste, lui seul, peut rassembler des mots de même valeur numérique et par l'examen guématrique, leur restituer leur sens profond et secret car aujourd'hui perdu pour le profane.

Retrouver la « Parole Perdue » par les premiers hommes qui ne purent la conserver, c'est bien « rassembler ce qui est éparé ».

Troisièmement :

« Rassembler ce qui est éparé », c'est revivre au plus profond de son esprit et de son cœur le Sacrifice Divin des Origines, afin de restaurer l'Homme dans les prérogatives de l'état primordial.

Au 3^e degré, on serait tenté d'évoquer ici le mythe d'Hiram assassiné par des compagnons félons qui voulaient obtenir de lui le mot sacré dont, seuls, ils n'avaient pu rassembler les lettres.

Chacun cependant sait que les membres écartelés d'Hiram ont pu finalement être retrouvés et rassemblés mais restons muets, comme l'étymologie du mot, « mythe » nous y invite, en tous cas sur ses arcanes majeurs.

Cependant, en rassemblant d'autres mythes de diverses Traditions, éparses dans le temps et dans l'espace, une synthèse s'impose tant l'analogie avec celui-là est forte : les mythes d'Isis et d'Osiris, de Zagreus dans les mystères d'Eleusis et la mythologie grecque, de l'Adam Qadesh dans la tradition hébraïque, de Purusha dans la Tradition védique procèdent tous d'une seule Tradition Primordiale qui a essaimé à travers les mythes de plusieurs continents.

Le Sacrifice du Dieu Unique, du Principe, Mystère Incommensurable, qui pour se manifester, doit mourir à lui-même, pour renaître multiple, est récurrent dans toutes les traditions.

Le mythe de l'Adam Primordial ou « Quadmon », dont le corps a littéralement explosé au commencement des temps et dont les membres dispersés ont formé la multitude des êtres aujourd'hui avides de retrouver leur primordiale unité, peut être rapproché, sans crainte de syncrétisme, de l'enseignement des Vedas hindous : citons les premières lignes du poème du Rig Veda X 90, évoquant le sacrifice de Purusha, Principe des principes dont la dislocation des membres permit le processus de la Manifestation universelle :

« Sa bouche fut le Brahmane
 De ses bras, on fit le Prince
 Ses jambes ce sont les classes
 Le serviteur naquit de ses pieds ».

Sous cet aspect nouveau, Purusha s'appelle Prajapati ce qui veut dire « le Seigneur des êtres produits mais aussi Vishwakarma qui donne sa loi (karma) à l'Univers manifesté : c'est le Grand Architecte de l'Univers.

Rassembler les membres épars de Purusha, c'est voir et rétablir l'Unité dans ce qui paraît différencié, c'est, pour l'homme, libérer l'être de son enchaînement à la série indéfinie des cycles de manifestation, que les bouddhistes appellent : « Roue de la vie, SAMSARA ».

Cette rotation indéfinie, rappelée au début de cette planche et qui désespère le profane dans son approche psychologique, n'est en vérité qu'un voile né de notre ignorance.

L'attachement à la multiplicité est, aussi, la tentation dénoncée dans la Bible qui éloigne l'être de l'unité originelle et l'empêche d'atteindre le fruit de l'Arbre de Vie et c'est bien par-là que l'être est soumis à l'alternance des mutations cycliques c'est-à-dire à la naissance et à la mort.

Ainsi, l'initié a dû procéder à un renversement intégral de son approche de la réalité ; il a dû renoncer à son mental, il est passé de l'extérieur à l'intérieur.

Il a réussi à renoncer à toute pensée dualiste qui divise et sépare. Dans la tradition extrême orientale, le sage sait qu'il n'existe pas de principes opposés sinon comment leur donner le nom de principe ? Le Yin Yang est un symbole qui rassemble ce qui est épars et permettrait bien des développements et la tradition ésotérique du Taoïsme sur laquelle se fonde celle, exotérique, du Confucianisme constituent une approche parallèle, où les mêmes rapports d'analogie et de complémentarité sont très souvent présents.

D'autres symboles majeurs, évoqués dans les ouvrages de René Guénon, comme celui de l'« Androgyne primordial » dont les éléments sont les deux principes masculin et féminin ou celui plus connu encore de l'« Œuf du Monde » dont les deux moitiés,

lorsqu'elles se sépareront, seront respectivement le Ciel et la Terre, permettent d'approcher par la méditation et la contemplation cette unité, reflet du point de vue archétypal.

Mais la synthèse du Yin et du Yang, restituant l'Unité première, rappellera à l'initié qu'elle est antérieure à la différenciation de ses éléments, donc « absolument indépendante de ceux-ci, et que, par voie de conséquence, il ne peut être proprement question de yin et de yang que par rapport au monde manifesté lequel procède tout entier des actions et réactions réciproques des deux déterminations ».

Qu'ainsi le monde de la dispersion n'est qu'une illusion contingente et passagère.

En guise de conclusion, je voudrais que puisse être spécifié en une ou deux phrases, l'état dans lequel est parvenu, l'initié qui a « *rassemblé en lui-même ce qui est épars* ».

Cet initié pourrait être ce sage chinois du IV^e siècle avant J.C., qui décrit l'état de l'être qui a trouvé la lumière :

« Cet être n'entre plus en conflit avec aucun être parce qu'il est établi dans l'infini, effacé dans l'indéfini. Il est parvenu et se tient au point de départ des transformations, point neutre ou il n'y a pas de conflits ».

Par concentration de sa nature, par RASSEMBLEMENT de toutes ses puissances, il est au principe de toutes les genèses ; sa nature étant entière (totalisée), son esprit vital étant intact, aucun être ne saurait l'entamer ».

Le chemin initiatique est encore long avant que nous puissions répandre cette Lumière.

Par Arthur Brunier-Coulin

UNE URGENCE : HARMONISER DEUX VALEURS ESSENTIELLES, SCIENCE ET FOI

Si, après avoir construit cet outil merveilleux d'accès à la connaissance qu'est la science, la recherche scientifique et celle du sens de notre condition devaient aboutir à la décourageante idée que l'organisation du monde s'est faite sous le seul effet du hasard, il serait cohérent d'en conclure que, confrontée aux pouvoirs du hasard, la raison n'a qu'une valeur bien dérisoire. Cela signifierait que toute la méthodologie scientifique, fondée initialement sur la puissance d'un déterminisme rigoureux, serait sujette à caution et peu digne de crédibilité, détrônée qu'elle serait par l'incertitude, génie du hasard.

Mais, parce qu'elle relève aussi de la rationalité, cette conclusion perdrait elle-même également sa valeur. Il est donc tout aussi faux d'attribuer au hasard les vertus qu'une certaine démarche de la science, fruit de la raison, lui décerne parfois !

C'est aujourd'hui à ce paradoxe que se trouve confrontée la pensée dans des milieux qui cherchent désespérément une sortie du labyrinthe dans lequel nous a conduits notre invincible curiosité intellectuelle. Cette conclusion est bien attristante pour l'homme plutôt enclin à gager une issue heureuse. Elle gâte non seulement un enthousiasme des nantis et des préservés, stimulé par des résultats scientifiques prometteurs mais aussi l'espérance d'une très large partie de la société exclue des bienfaits qu'en retirent goulûment leurs semblables plus heureux auxquels le sacro-saint principe d'égalité des droits donne une conscience apaisée.

Ainsi, le flottement intellectuel dans lequel nous précipitent la raison, la science et le hasard nous renvoie aux seules valeurs qui permettent encore de nous procurer des certitudes morales, la croyance et la foi. Et, bien que cela apparaisse paradoxal à des esprits centrés sur un positivisme obsessionnel, c'est aussi l'idée qui se dégagerait le plus clairement d'une histoire "universelle" dont les prémices sont annoncées dans les Écritures judéo-chrétiennes de la Bible, mais dont le déroulement demande à être mis à jour de façon

permanente non seulement sous l'angle historique mais également grâce aux apports scientifiques qui permettent d'en comprendre les implications. Car on ne peut pas, comme le font certaines sectes, balayer en un tournemain les apports de la science.

C'est là que se pose un problème crucial, celui de la compatibilité ou non entre l'apport des Écritures et ceux de la Science. Les « certitudes » qu'apportent la foi et la science sont, est-il besoin le dire, de nature tout-à-fait différente, mais elles ne sont pas incompatibles ni même incomparables. La foi ne repose certes pas, comme le font les sciences, tout au moins les sciences dites dures, sur une logique démonstrative de relation concrète de cause à effet. Si l'on est un inconditionnel du déterminisme pur et dur, tout autre moyen de connaissance devient suspect sinon irrecevable. Mais cette attitude qu'on est tenté de rapprocher aujourd'hui de l'intégrisme est cependant celle qu'avaient adopté les concepteurs du déterminisme scientifique et, je n'hésiterais pas à le dire, ces croyants si profondément dogmatiques qu'ont été les auteurs de la révolution encyclopédique.

Paradoxalement et fort heureusement, les choses ont désormais bien changé. La révolution quantique a profondément modifié l'état d'esprit du monde scientifique. Non que les savants, comme on les nommait très justement naguère, aient jamais adopté d'attitude dictatoriale. Ils ont toujours su se remettre en cause chaque fois que de nouvelles découvertes les y conduisaient. Mais le bouleversement provoqué par la mise au point de la théorie de la relativité non encore entièrement élucidée aujourd'hui a modifié en profondeur l'approche scientifique des réalités de plus en plus fuyantes. Une découverte scientifique ou, plus fréquemment, ses applications peuvent en effet provoquer un enthousiasme justifié par la portée que ces dernières peuvent avoir sur tout un volet de la vie sociale. Qu'on songe à l'invention de l'imprimerie, du téléphone ou, bien longtemps auparavant, dans des temps immémoriaux, à celle de la roue ! Mais une découverte scientifique ne recouvre jamais qu'une toute petite part de la somme infinie de connaissances qu'il conviendrait d'acquérir pour maîtriser parfaitement nos pouvoirs d'action. Il faut surtout bien prendre conscience que si les avantages tirés de ces découvertes et de leurs prolongements techniques nous permettent généralement d'intensifier considérablement nos moyens d'action, ils n'en changent en rien la nature ni la valeur intrinsèque. Ce n'est pas parce que la communication et les déplacements sont plus rapides que nous en faisons un meilleur usage. N'est-il pas bien connu en particulier que le souci de perfectionner la stratégie

guerrière a été souvent un des principaux moteurs de la recherche scientifique par le canal du pouvoir politique ?

L'état de révolution permanente dans laquelle se trouve plongé le monde scientifique incite à penser qu'il conviendrait d'établir et de tenir à jour après chaque grande découverte en particulier un état des potentialités de la science qui, notamment, ferait ressortir ses limites et plus impérativement encore les nuisances à prévenir à tout prix si nous voulons éviter de mettre en danger notre condition et, peut-être, celle de l'univers lui-même.

Qu'en est-il de la foi en revanche ? Certes, la foi n'emporte pas le même type de conviction que la science, du moins s'agissant des sciences dites dures où son autorité est peu contestable. C'est pourquoi, dans ce domaine même, il convient d'en relativiser la portée comme il convient de réviser le concept de la foi malmené par le progrès scientifique ou, bien plutôt, par ses retombées techniques et technocratiques.

La foi, en effet, n'est pas ou plus exactement pas seulement l'instrument rassurant d'une naïveté puérile dont il conviendrait de nous déniaiser pour ne pas tomber dans les pièges de spéculateurs peu scrupuleux toujours prêts à tirer profit de la moindre faille sociale. La foi est avant tout une dynamique irremplaçable qui, au sein du monde des vivants, n'appartient qu'à l'homme et lui a conféré, avant d'avoir pu disposer de l'outil scientifique, de pouvoirs de créativité qui, en valeur, ne le cèdent en rien aux plus grandes réalisations modernes dont ils ont été les précurseurs incontournables. C'est parce que les « autres » animaux, dotés d'instincts beaucoup plus puissants et moins faillibles que ceux de l'homme, n'ont pas les ressources de la foi imaginative qu'ils sont si peu en capacité d'apprendre et de « créativiser » comme le fait l'homme. L'accès à la connaissance et le développement scientifique lui-même pourraient-ils exister sans l'élan de la foi qui animait au plus haut point les promoteurs de la grande encyclopédie ? Les axiomes fondateurs de plusieurs disciplines scientifiques comme le souligne Nayla Farouki et la formulation des hypothèses, sources de si nombreuses découvertes, ne font-ils pas partie du domaine de la foi ?

Loin d'être d'irréductibles adversaires, la foi et la connaissance, fragilisées l'une et l'autre dans le caractère contingent de la nature humaine, apparaissent aujourd'hui plus nécessaires et plus complémentaires qu'elles ne se sont jamais révélées être tout au long

de l'histoire de l'humanité. Qui peut nier que nos connaissances acquises ne relèvent pas d'une intuition profonde d'où sont jaillis l'adage célèbre « *je pense, donc je suis* » et la force probatoire d'un certain nombre d'axiomes fondateurs, mais de l'adhésion irrévocable que nous attachons au principe fondamental selon lequel il n'y a pas d'effet sans cause ?

Il s'agit là d'une réalité qui s'impose de façon tellement évidente que tout conduit à penser qu'il serait urgent d'instituer au sein de l'ONU, sous l'égide de l'UNESCO, 1) un Haut Conseil Scientifique qui tiendrait en permanence à jour l'état des potentialités de la science compatibles avec une saine gestion de la condition humaine et le bon équilibre de notre Terre-patrie au sein de l'univers, 2) un Haut Conseil Politique qui, à l'instar des Conseils d'Etats auprès des gouvernements des Nations, serait juge de l'opportunité et de la légitimité des actes des gouvernements du monde et de la compatibilité de leurs décisions avec les conclusions du Haut Conseil Scientifique.

Et, dans l'état actuel où le monde se trouve confronté à un panel complexe de valeurs appréciées différemment par des écoles de pensée et de spiritualité non coordonnées, pourquoi ne pas songer également à un Haut Conseil de la Spiritualité chargé non pas d'établir un syncrétisme des doctrines spiritualistes et des religions mais d'aplanir les différends les plus insoutenables sinon d'harmoniser leurs actions qui, dans les principes, sont conjointement orientées vers des objectifs humanitaires animés des mêmes intentions. Certes, les dispositions qui organisent la laïcité dans des états où les querelles religieuses avaient trop longtemps pris un tour inexpiable et fait dévier les sources d'énergie considérables de leur véritable raison d'être ont-elles fait réaliser des progrès sociaux considérables, mais pourquoi ne pas débattre aujourd'hui des problèmes spirituels et religieux avec la franchise et la liberté d'esprit avec lesquelles sont abordés et débattus des problèmes scientifiques de portée tout aussi considérable ? Il a sans doute été nécessaire de conférer un caractère sacré pour faire respecter aux membres d'une société primitive des principes de sagesse indispensables pour jeter les bases d'une culture élémentaire en l'absence de toute méthodologie pédagogique. Le niveau culturel de la société moderne devrait avoir atteint un degré suffisant pour débattre sans passion dévastatrice, avec une totale maîtrise des nerfs, les problèmes de toute nature, qu'ils soient sociaux, politiques, écologiques, sportifs, spirituels, économiques et techniques également, car tous sont impliqués dans le domaine de

l'humain. S'il n'en est pas ainsi, la mission la plus urgente qui s'impose au premier chef à l'enseignement public et privé et également à toutes les structures qui participent à tout âge à la formation et à l'enrichissement des hommes est manifestement d'enseigner également cette culture. La notion d'équilibre entre les forces énergétiques agissantes, notamment au sein de la force énergétique par excellence qu'est la vie est manifestement primordiale. La sagesse dont le concept axiomatique a été préconisé par des êtres d'exception à tous les âges de l'humanité et dans tous les types de société est sans doute possible « **la** » valeur prioritaire à réhabiliter universellement.

Le retentissement sans précédent, imprévisible et spontané, que la disparition du Pape Jean-Paul II nous fait vivre en ce moment, comparable me semble-t-il, à celui qu'a produit, après un certain temps de rémanence, la crucifixion de Jésus et sa résurrection pour les croyants, est là pour nous convaincre qu'il est temps d'abandonner ces vieilles querelles, stupides et dévastatrices, pour enfin considérer avec une autre hauteur de vue les problèmes de spiritualité annoncés par le « prophète » Malraux et liés à ce qu'il est difficile de ne pas considérer comme une « traçabilité » institutionnelle d'une destinée.

FOI, SCIENCE, RÉALITÉS, RELATIVITÉ, CERTITUDE : CONCEPTS À GÉOMÉTRIE VARIABLE À N'UTILISER QU'AVEC BEAUCOUP DE DISCERNEMENT

La science ou, plus particulièrement les sciences dites dures, sont des procédés élaborés par l'homme grâce aux potentialités de ses facultés intellectuelles mises en œuvre par un sentiment d'incomplétude qui le fait aspirer à dépasser une condition simplement végétative et instinctuelle constatée chez les familles d'êtres vivants qui l'entourent dans le « côté jardin » du monde. Ces procédés lui ont permis de découvrir des propriétés de la matière et lui ont fait réaliser des auxiliaires capables de maximaliser les ressources d'observation de ses sens, d'intensifier ainsi sa compréhension d'un monde complexe et de mettre en œuvre des moyens beaucoup plus puissants que ses mains nues dans le but bien précis d'améliorer sinon de changer ses conditions d'existence ou, plus ambitieusement encore, de se forger un destin.

Ces activités n'ont pas peu contribué à transformer son environnement, à lui faire réaliser des merveilles répertoriées au

nombre de sept, auxquelles il conviendrait pour le moins d'en ajouter une huitième qui mériterait plutôt d'être qualifiée première, la science justement. Mais, devenue de plus en plus sophistiquée, un accès de niveau honorable à celle-ci n'est véritablement réservé qu'à une élite intellectuelle restreinte qui cherche à en découvrir des théories de plus en plus complexes. Elle n'atteint qu'indirectement l'individu *lambda* d'une société profane, par le biais de l'émerveillement que suscitent ses retombées, les prouesses technologiques et le confort qu'elle nous procure.

Il en résulte un paradoxe peu encourageant du point de vue culturel. Celui-ci se traduit par une emprise du concret, de l'imagerie, combien aisée à travestir, de l'émotionnel et du virtuel présentés de façon très séduisante par les médias d'une part et, d'autre part, par une standardisation du prêt à consommer qui non seulement dispense l'utilisateur de nombreux efforts physiques mais aussi d'un savoir-faire qui exigeait de sa part une réflexion d'un niveau certes assez élémentaire, lequel n'entretenait pas moins une forme permanente d'exercice intellectuel. La jouissance et la recherche d'un niveau minimum de confort courant dont une foule de démunis demeurent privés prennent dès lors la place que tenait dans les esprits un souci intellectuel permanent de faire face à des urgences vitales. Il n'est pas étonnant que de cette nouvelle condition surgissent de singulières distorsions dans l'emploi du raisonnement dont les formules radio-guidées du « prêt-à-servir » dispensent de veiller au sein équilibré de la pensée dont le bon sens était naguère le gardien.

Dans le contexte actuel, notre existence, tributaire d'une organisation de plus en plus instrumentalisée, dépend pratiquement de moins en moins de l'action individuelle et de plus en plus de celle de quelques grands lobbies directifs, ce qui contribue à faire oublier l'existence même des fondements sur lesquels reposent les structures de tout édifice.

Tout ce qui ressortit au domaine de la vie repose en effet sur une base commune, la vie végétative. Bien qu'il ne lui soit généralement attribué qu'un caractère élémentaire, le monde végétal qui n'en détient pas d'autre forme n'en est pas moins une espèce remarquablement cohérente où chacune des familles, chaque individu même, peut s'épanouir pleinement. Le monde animal, de son côté, dispose d'une panoplie de potentialités manifestement plus étendue. La mobilité est sans doute la plus spectaculaire. Ainsi, par rapport à la "simplicité" de vie du règne végétal, le monde animal

présente une importante valeur ajoutée. Ce sont les instincts bien évidemment, mais aussi et pour le moins une certaine élaboration de sentiments familiaux et sociaux et l'esquisse d'une liberté qui leur confère des pouvoirs d'autonomie d'un ordre nouveau. La famille humaine y ajoute enfin d'indéniables valeurs spécifiques intellectuelles, artistiques, morales, spirituelles dont ses sujets ont une conscience particulièrement aiguë.

Nous vivons un destin étonnant. En découvrant la capacité d'agir lui-même sur certains éléments de sa condition, l'homme s'est mis à nourrir un rêve qui semble bien lui rendre plus difficile encore le contact avec les réalités. Dépourvue de l'expérience laborieusement acquise par des milliers de générations ultérieures, ne disposant pas des instincts « infaillibles » qui permettent aux fourmis et à nombre d'autres familles d'animaux de se gérer avec l'organisation remarquable que Buffon et Rémy Chauvin ont décrite dans leurs œuvres, aux oiseaux migrateurs de pressentir l'arrivée du printemps, instincts qui, en outre, auraient amené des races de chevaux audacieux à « découvrir » un nouveau continent bien longtemps avant les hommes, dans des temps préhistoriques reculés, il est une famille qui, n'agissant pas sous l'empire d'un « logiciel instinctuel », a personnalisé ses comportements, une famille que les paléontologues distinguent également de toutes les autres en qualifiant ses « sujets » d'hommes primitifs.

Personne ne peut nier qu'il existe des apparentements anatomiques, organiques et fonctionnels entre la famille des hommes primitifs et d'autres familles classées physiologiquement dans un même règne animal, ni ne pas admettre les analogies et des échanges physiologiques qui ont conduit à élaborer des théories évolutionnistes non dépourvues de cohérence mais rigoureusement indémonstrables. Il existe par ailleurs un règne végétal apparenté au règne animal par des organes et leurs fonctions qui leur confèrent la vie, forme d'énergie autosatisfaisante qui n'obéit pas aux lois du monde minéral, côté cour. Ces apparentements n'ont pas conduit, du moins aussi radicalement, à fondre le règne végétal et le règne animal dans une hypothèse évolutionniste unique, comme on le fait entre la famille humaine et les « autres » familles animales.

Or, il n'est pas douteux qu'il existe deux types de « culture » foncièrement différentes, des caractères non assimilables par nature entre les fonctions intellectuelles et morales, le libre-arbitre, le potentiel éducatif que l'homme s'enorgueillit de posséder d'ailleurs et la logistique très codifiée et très directive que manifestent les

autres animaux auxquels l'homme peut, physiologiquement, être comparé, mais dans une mesure restrictive seulement. Il est évident que, même certaine, une parenté anatomique et physiologique ne suffit pas pour conclure scientifiquement à l'existence d'un processus identitaire. Un critère d'importance suffirait d'ailleurs à écarter toute idée d'identité : personne ne songerait à imputer la moindre responsabilité criminelle aux animaux les plus féroces. Il n'est pas prouvé que les concepts de liberté et de responsabilité en particulier, ni que les facultés intellectuelles, artistiques innovantes des hommes soient le produit exclusif de quelques caractéristiques anatomiques et physiologiques spécifiques.

Si, tel qu'il existe, ce qui caractérise le monde réside dans une formulation de nature toute intellectuelle, sa complexité et son organisation de haut niveau, il est par déduction scientifiquement correct, en vertu du principe selon lequel il n'existe pas d'effet sans cause, d'affirmer qu'il est le résultat d'une stratégie organisatrice antérieure à sa formation, que la pensée, source de toute stratégie, et la vie par voie de conséquence, ne sont ainsi nullement les produits d'une simple évolution anatomique et physiologique, mais, tout au contraire des valeurs fondamentales. Et le fait de rejeter ce raisonnement au prétexte qu'il ne s'agirait que d'une interprétation parmi d'autres des réalités historiques scientifiquement établies, d'une façon néo-ontologique d'expliquer notre destin par un habile retour au dogme, consisterait, tout au contraire, à ruiner aussi bien la valeur démonstrative de l'expérience que celle du raisonnement lui-même puisque toutes les disciplines de référence, la science, la rationalité, le rationalisme, le positivisme ainsi que l'interprétation des résultats expérimentaux et la spiritualité elle-même sont des constructions de la pensée. On ne peut pas, d'une part, conférer à la pensée le pouvoir d'interpréter de façon correcte et scientifiquement crédible les résultats des expériences concrètes et rejeter sa valeur méthodologique intrinsèque quand elle s'emploie, avec les mêmes règles logiques, à justifier ou non un raisonnement abstrait.

Il n'est pas inconséquent d'affirmer que, même s'il est impossible d'en fixer historiquement la date de façon précise, en marge de ses activités prioritairement sécuritaires et vivrières, l'hypothèse de l'existence d'un destin ait été la première réponse apportée au besoin culturel de l'homme, qu'elle ait suscité en lui les prémices de comportements sociaux, politiques et organisationnels librement établis dont aucune trace n'a été décelée dans les fossiles laissés par l'activité des « autres » animaux.

Il n'est pas étonnant non plus que cette intuition de l'idée d'un

destin soit la source du sentiment religieux. Avant que la science elle-même ne nous familiarise avec les découvertes les plus inconcevables, l'aspiration à un dépassement suscitée par un sentiment d'incomplétude devait mettre déjà en jeu des idées novatrices qui ne trouvaient pas leur explication dans le contexte environnemental immédiat. En l'absence de toute culture expérimentale, l'homme primitif a dû faire appel à une fonction originale, l'imagination créative, germe de la pensée scientifique, pour trouver des réponses inédites aux besoins qu'il ressentait. Une telle prouesse chez quelques grosses têtes était de nature à provoquer des émotions fortes, comme on le dirait aujourd'hui. La façon de les exprimer et de leur conférer un statut dans le contexte de vide et de flottement primitifs a très logiquement dû faire naître la notion de sacralisation, caractéristique propre au sentiment religieux.

Si l'émotion forte qui résulte d'un événement d'ampleur imprévisible et inexplicable provoque aisément un sentiment de caractère religieux chez les personnes affectées de sensibilité « surnaturelle » tout-au-moins, elle peut fort bien prendre une forme plus « profane » chez d'autres sujets, susciter l'idée de destin même simplement terrestre. Toujours surréaliste, le concept de destin peut, selon l'acception, prendre un caractère paranormal, métaphysique ou surnaturel. Il était inévitable que, chez l'homme primitif démuné de connaissances mais non d'aspirations, elle ait fait naître en esprit des ambitions au-dessus de tout ce que pouvait raisonnablement lui faire espérer sa condition du moment. La nudité devant laquelle s'est trouvé placé le couple primitif selon la Genèse a été beaucoup « corporalisée » par les peintres. La réalité a vraisemblablement dû être moins triviale. Les Écritures ne pouvaient faire tenir aux premiers hommes des concepts et un langage scientifique. Mais en les faisant recourir à des symboles, elles soulignaient que déjà, à ce stade, ils étaient en capacité de ressentir et d'exprimer des sentiments et des pensées. La nudité qui a pu susciter un sentiment qualifié peut-être un peu exagérément de honte devait avoir été causée par la prise de conscience de leur ignorance autant que par celui de leur nudité physique, par un réflexe de nature intellectuelle que n'éprouvaient pas les « autres » animaux. On ne voit pas, en effet, comment ils auraient pu éprouver un sentiment de pudeur s'ils n'avaient déjà pris conscience de la précarité de leur condition. Les « autres » animaux n'ont jamais manifesté de semblables comportements. L'homme était déjà un autre sujet ! Et ce n'est pas parce que cette affirmation n'est pas ou pas encore corroborée par une « preuve » scientifique qu'elle n'est

pas sans valeur. Le bon sens et les ressources du raisonnement ont été des procédés constructifs bien avant que la méthodologie scientifique n'ait pu acquérir son autorité.

Le sentiment religieux a vraisemblablement été un important procédé initiatique des premiers hommes. S'il a perdu de son aura au fur et à mesure que le progrès scientifique a fait un peu mieux découvrir à l'homme l'articulation de certaines réalités, cela ne lui retire en rien les vertus qui ont contribué à lui conférer une hauteur de vue indispensable pour le mettre sur la voie de la recherche scientifique. Il serait même tout-à-fait rationnel d'attribuer à la foi religieuse qui a initié l'idée d'une organisation universelle supérieure le mérite d'avoir préparé tous les éléments d'une hypothèse fondamentale nécessaire à la mise en œuvre de la recherche expérimentale.

Si la notion d'hypothèse n'avait pas effleuré la pensée de l'homme préscientifique, la recherche expérimentale n'aurait pas existé. Cela n'aurait vraisemblablement pas empêché les sages de se manifester et les courants de sagesse de se développer, mais nos institutions scientifiques seraient sans aucun doute demeurées bien élémentaires, l'état d'esprit et le climat social bien différents.

La foi laïque des auteurs de la grande encyclopédie aurait-elle seulement pris naissance si le terrain ne lui avait été préparé par la foi sacrée ? Les découvertes fondamentales de la science ne sont pas l'œuvre exclusive de savants positivistes. L'évocation de Dieu n'a jamais autant alimenté les débats scientifiques qu'au cours des séances du congrès Solvay, au lendemain de la laïcisation de l'État de l'an 1905. Si ceux-ci n'ont pas manqué d'ardeur passionnelle, ils ne se sont jamais déroulés avec les joutes et les scènes d'agressivité qui ont marqué les débats de l'Assemblée législative de l'époque. Car s'ils divergent sur l'interprétation de phénomènes souvent complexes, les scientifiques n'ignorent pas que la recherche de la vérité ne peut déroger ni aux lois de la raison, ni à celles du bon sens.

La première discipline du scientifique consiste à savoir maîtriser ses passions. En revanche, il est clair que si l'homme n'avait pas osé des actions novatrices que ses talents l'ont poussé à entreprendre en dépit de risques rationnellement prévisibles, l'histoire universelle ne se serait déroulée ni de façon rigoureusement déterministe ni de façon monotone puisque les « fantaisies » quantiques et les formes de vie végétative et instinctuelle auraient eu cours. Mais elle aurait

été très différente, démunie qu'elle aurait été des infléchissements apportés depuis leur arrivée sur Terre par l'intervention des hommes dans le déroulement des événements universels.

UN DESTIN UNIVERSEL ? QU'EN DIT L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ ?

Le monde a-t-il un destin ? Cette question a-t-elle même un sens ? D'évidence, l'homme est seul à la concevoir et à la formuler. C'est donc un concept subjectif. Avons-nous cependant bien conscience que tout ce qui émane de lui, non seulement ses pensées, ses sentiments et ses passions, mais aussi ses motivations, ses comportements, ses activités et ses projets, y compris ceux qui ont, par méthode, la plus grande exigence d'objectivité, ont un caractère subjectif, que tout chez lui est orienté vers l'accomplissement de ses propres aspirations ? L'humanité mène une existence corporative très égocentrique et chaque sujet a pour première et principale préoccupation sa propre existence et ses propres besoins. En écrivant ceci, le mot *sujet* est venu tout naturellement à l'esprit, tant nous nous ressentons intuitivement en condition de dépendance et de sujétion.

Il est certes difficile de se rendre à cette réalité jugée peu glorieuse. Il est possible de l'exprimer de façon très abstraite : l'humanité n'existe pas par la volonté première des hommes ! Mais, trop austère et peu parlante, cette formulation est aussi corroborée par des réalités très concrètes. Nous classons les animaux en domestiques ou utiles, sauvages ou nuisibles selon qu'ils sont ou non conformes à nos besoins ou à nos appréciations. De même en ce qui concerne les plantes. Plus paradoxalement, nous qualifions beau le temps ensoleillé et mauvais lorsque la pluie nous oblige à nous prémunir contre ses effets désagréables, sans trop nous préoccuper de l'équilibre climatique nécessaire et des risques graves qui menacent notre existence même, si cet équilibre n'est pas assuré efficacement ! Nous n'utilisons que des critères très subjectifs, souvent même très corporatifs, pour tracer la frontière entre bien et mal, ce qui ne contribue pas peu à créer des conflits sociaux.

Ces considérations ne sont pas des ratiocinations ubuesques pour nantis ou dialecticiens désœuvrés, mais les éléments de base de toute culture. Si la recherche du bonheur qui consiste d'abord à les préserver des dangers de toute nature qui menacent leur condition

est une préoccupation légitime des hommes, cet objectif ne peut être poursuivi sans suivre les règles d'une stratégie appropriée et sans respecter celles d'une éthique non moins exigeante. Le souci de l'humanitaire est trop présent dans les esprits pour que chacun puisse, au nom d'un concept irresponsable de la liberté, mal enseigné ou mal perçu, s'autoriser à faire n'importe quoi ou à se livrer à des actions personnellement profitables mais préjudiciables à ses semblables. La notion de solidarité qui a remplacé celle de charité, mot dévalorisé par l'usage, n'est pas une voie à sens unique. Il faut que chaque sujet prenne soin de respecter les règles non pas pour elles-mêmes, ni même pour se préserver des désagréments que peuvent réserver civilement ou pénalement leur violation, mais parce que l'autre est un autre soi-même dont le comportement entraîne inévitablement des désordres sociaux, lesquels, en *feed-back*, retombent non moins inévitablement sur celui qui en a déclenché le processus si, au nom de la liberté, il n'en fait qu'à sa tête.

Il est nécessaire qu'il existe des codes de « bonne » conduite, sinon comment une société plurielle pourrait-elle vivre en harmonie ? Mais l'important n'est pas de respecter le code pour lui-même, mais de respecter les autres et aussi toutes les articulations de l'organisation nécessaire pour le bon fonctionnement de la société. À ce titre, l'émerveillement que suscitent les progrès scientifiques dont les retombées techniques procurent un incontestable confort est tout-à-fait légitime. Mais il s'agit d'une dérive alarmante si l'émerveillement chez ceux qui en bénéficient se porte sur les instruments et fait oublier le drame que ce progrès provoque sur les peuples à qui ces instruments sont demeurés inaccessibles. Il est élémentaire de faire prendre une conscience unanime du fait que les codes et les instruments sont destinés à promouvoir une plus grande harmonie sociale sans aggraver, comme cela arrive trop souvent, les inégalités. Il est du rôle de la culture de graver cette vérité élémentaire dans les esprits et, faut-il le dire, dans celui des gouvernants en particulier.

La culture ! Tel est bien le nœud du problème ! Et dès lors qu'il s'agit de culture, il n'est pas possible d'éliminer la notion d'objectif, de finalité, caractéristique de tout destin. Il n'est pas indispensable, pour évoquer l'idée de destin, de se référer à l'existence d'une « puissance censée fixer de façon irrévocable le cours des événements » comme le définit dans son acception la plus élevée un dictionnaire moderne. Il n'est pas déraisonnable d'affirmer qu'il existe, entre les mains des hommes, un destin terrestre de

l'humanité. Il n'est pas absurde ni rare de parler de destin à propos de personnalités hors pair dont les œuvres outrepassent le champ traditionnel des possibilités humaines. Or, à un certain titre, chaque homme est une personnalité, irremplaçable ; chacun nourrit une ambition et cherche en quelque sorte à accomplir son destin. Et cependant, s'il existe un destin terrestre de l'humanité, celui-ci n'est pas la simple addition du destin individuel des hommes qui la composent. Il est aisé de comprendre que l'action d'une armée ne se définit pas par l'addition des actes de chaque combattant, ni la gestion d'une société organisée par l'activité cumulée de ses citoyens. Dès lors qu'existe un problème relationnel, une indispensable stratégie directrice doit nécessairement présider au déroulement du projet fondateur, même si ce dernier est sujet à des dérèglements parfois irréparables. Il serait bien imprudent, en effet, d'entreprendre quelque projet qu'il soit sans envisager que des événements imprévisibles peuvent à chaque instant bouleverser le cours des choses, dans un sens fâcheux, trop souvent hélas, mais aussi, parfois, pour la réussite la plus inattendue.

Dans le monde tel qu'il se présente « côté jardin », le réseau relationnel tient une importance d'autant plus importante que croît le nombre d'unités. Ce réseau a pris manifestement une portée de plus en plus considérable grâce à l'invention de l'imprimerie, à celle des transports par voie ferrée, par automobile et par avion, depuis la transmission de la pensée et de l'image par téléphone, radio et télévision. Mais si, en prenant une place de plus en plus grande dans le champ des activités humaines et en se mettant à la portée de toutes les couches sociales, le caractère technique de ce réseau produit comme un effet d'hypnose sur les esprits, l'important n'est pas cet aspect concret, certes très remarquable en potentialités, mais l'enrichissement culturel que peut en retirer son emploi et l'étendue de l'impact que celui-ci peut avoir sur l'amélioration du climat social à tous les niveaux.

Or, il est étonnant de constater que, par l'amélioration de la puissance de recherche grâce à la mise au point de techniques qui ont amplifié considérablement nos capacités d'observation sensorielles d'une part et à l'utilisation de la méthodologie de recherche expérimentale d'autre part, la plus grande révolution scientifique qui ait eu lieu sur le cheminement suivi par la pensée dans sa recherche du sens de notre condition au sein de l'univers et de l'univers lui-même ait provoqué un impact inattendu. Alors même que l'initiative de cette recherche prend manifestement sa source dans la pensée, que celle-ci privilégie ainsi la notion de stratégie sur

celle de tactique, celle de principe sur celle de résultat, parce que le résultat se présente sous une forme plus concrète et plus perceptible que le cheminement souvent très abstrait des opérations qui l'ont provoqué, contre toute attente, la pensée en arrive à conclure que son activité n'a été que subsidiaire au regard des actions concrètes décelées par les méthodologies d'activation de recherche techniquement mises au point.

Le paradoxe est d'autant plus surprenant qu'en dernier ressort c'est aussi la pensée, initiatrice de la recherche scientifique, qui tire une conclusion aussi contraire à la logique, outil fondamental du raisonnement intellectuel. En effet, le raisonnement intellectuel à la recherche d'une explication du sens du monde dont il subodore intuitivement l'existence en vient en somme à déclarer forfait et à attribuer au hasard, généralement défini rationnellement comme un événement fortuit et inexplicable, la conduite d'un enchaînement d'événements qui auraient dirigé une stratégie évidente et « expliqueraient » néanmoins cette existence.

Cette démarche est pour le moins incohérente. L'homme dispose d'une fonction intellectuelle qui n'agit pas, comme chez d'« autres » animaux, à la façon d'une intuition « directe » en leur conférant un pouvoir quasi infallible d'agir efficacement sans besoin de comprendre comment interfèrent les processus complexes qui conduisent à ces résultats. Cette fonction intellectuelle s'enrichit de façon progressive par l'enseignement et l'expérience. Elle met en jeu des moyens variés, les informations sensorielles, les raisonnements déductifs qui lui ont fait découvrir des principes tels que la relation de cause à effet, des réalités parfois axiomatiques, la formulation d'hypothèses, pouvoirs de prescience ou audaces imaginaires, démarches intellectuelles problématiques comme le sont toutes les aventures, extrêmement fécondes quand elles ont été vérifiées et vont enrichir le code des vérités scientifiques découvertes et l'officine de nos connaissances. Mais l'activité de nos fonctions intellectuelles ne se borne pas, aussi étonnant que cela ait pu apparaître à Albert Einstein, à nous faire comprendre l'agencement complexe du monde, c'est elle aussi qui nous permet d'élaborer des projets de plus en plus audacieux, d'exercer des activités créatives qui peuvent aboutir à en infléchir l'organisation. Mais, parce que le lent déploiement de nos facultés intellectuelles ne nous a pas encore permis de parvenir à une explication satisfaisante du sens du monde en ce qu'il a de plus complexe et bien que, sans elles, nous n'aurions pu ni construire l'outil scientifique indispensable, ni exercer nos activités créatrices, bien que, d'évidence axiomatique et très

concrètement, ces facultés se manifestent être la source de toutes nos activités stratégiques et organisatrices, c'est à une entité incapable de discernement, le hasard, acteur fortuit, que nos mêmes facultés intellectuelles feraient appel pour expliquer la construction de ce qui se révèle être le plus complexe dans notre monde !

Ce raisonnement s'avère tellement incohérent et peu rationnel au regard de notre façon de penser qu'il serait pertinent de mettre le problème à l'épreuve de l'informatique. Il est manifeste que les mathématiques sont l'une des méthodologies incontournable et des plus efficaces d'accès à la connaissance. La grande majorité des problèmes posés pour accéder à la connaissance du monde rangé ci-dessus côté cour l'a été par le canal d'équations et des fonctions mathématiques. Or, le hasard, fortuit, est manifestement l'antithèse même de la rigueur mathématique. Tout ce qui dans l'univers relève du domaine de la cosmologie est pratiquement susceptible d'être traduit en formules mathématiques. C'est pourquoi Laplace pouvait dire qu'il n'avait nullement besoin de l'hypothèse de Dieu pour comprendre ce monde.

Il en va manifestement tout autrement dès lors qu'on entre, côté jardin, dans la partie du monde où la vie, énergie endogène et plurielle, source effectivement indéfinissable au regard de la science qui rejette le mystère et se trouve contrainte à violer ses propres principes en admettant l'existence d'effets sans cause quand elle recourt au hasard. Qu'y a-t-il en effet de plus judicieux et de moins « laissé au hasard » qu'une sélection et, en même temps, de moins acceptable à confier à un déterminisme rigoureux, à un intégrisme en quelque sorte ?

Bien entendu, il n'est possible d'éviter cette entorse à la raison qu'en admettant l'existence d'une cause première pensante et donc vivante. Et c'est ici que jaillit le paradoxe le plus inimaginable : alors que l'existence d'une cause première personnalisée et vivante relève de la plus pure démarche rationnelle, en se posant comme la forme la plus authentique de la raison, le rationalisme s'élève pour en rejeter inconditionnellement le principe !

LA VIE PEUT-ELLE ETRE MOINS QU'UN PRINCIPE UNIVERSEL ?

SANS ELLE, RIEN N'AURAIT VALEUR DE RIEN !

Se peut-il, sœurs et frères en humanité, que nous soyons des produits du hasard ? N'en déplaise à la Science qui ne saurait en apporter la preuve puisqu'irrationnel, le hasard est contraire à la rigueur scientifique. Pourquoi ne serions-nous pas, bien plus logiquement, des fruits de l'amour ?

La vie est en effet la plus prégnante des réalités, le plus prestigieux des axiomes fondateurs de notre savoir. Car elle seule donne sens et valeur au monde. Sans elle, il n'existerait ni pensée, ni concept, ni formulation de quelque notion d'ordre et d'organisation qui soit. Le monde serait vide de toutes les richesses que lui procurent les sentiments, l'amour, la sagesse aussi. Quelle différence y aurait-il entre ce qui serait tout au plus un chaos et le néant ? La matière elle-même existerait-elle, puisque la matière « brute » n'est pas moins structurée que l'univers cosmique, ni que nos sociétés ?

De quoi s'agit-il, d'ailleurs, lorsqu'on évoque des idées de sens, de valeur et toutes les notions abstraites inséparables du principe de vie ? Les autres réalités, de caractère exclusivement concret, relèvent d'une nature différente. C'est parce que la vie est une valeur inestimable et que nous sommes une pluralité de *sujets conscients* qu'il devient *nécessaire* de nous équiper de concepts, de savoir exprimer, communiquer, en un mot de *dire, écouter et entendre*. C'est également parce que, *sujets*, nous sommes unanimes à éprouver le besoin de comprendre ce que sont des états environnementaux extérieurs à nous-mêmes ainsi que nos états intérieurs, propriétés personnelles difficilement communicables. Pourquoi *sujétion, conscience et nécessité* ? Notre condition n'est nullement humiliante. Car la pluralité conduit inévitablement au partage, aux concessions, à la solidarité, la recherche de la compréhension préjuge l'existence d'une capacité de conscientisation, et si les besoins vitaux condamnent à la nécessité, c'est dans le cadre d'une grande famille que nous y sommes conviés. Et tout ainsi nous fait entrer dans un jeu de structures relationnelles complexes pour assurer la circulation de la masse incommensurable d'informations qu'exige une telle situation.

Il est dans la nature de tout sujet conscient de se poser des questions à propos de son existence, de sa présence au sein d'un

monde extérieur, étrange parce qu'il n'a avec lui aucune approche innée, ni par relation intellectuelle intuitive, ni par sensibilité de cœur. La seule délicatesse salvatrice que procure au nouveau-né du vivant son irruption brutale dans un environnement inaccoutumé, inévitablement hostile s'il était abandonné à lui-même, réside dans le tendre accueil que lui réserve le mode de reproduction auquel la vie, mystérieuse, est seule à recourir dans l'état de mouvance universelle où elle est plongée. Même dans sa forme la plus simple, chez les végétaux, cette délicatesse est vérifiable. Car les plantes ne sont pas dénuées de sensibilité. C'est dire si la condition du monde des vivants, « côté jardin », ne peut être abstraite d'une fragilité sociologique, totalement étrangère en revanche à un monde de matière abiotique, « côté cour » ! D'une fragilité qui exige certes d'infinies précautions mais chargée de combien de richesses inestimables ! La délicatesse serait-elle une tare ?

Notre capacité, toute intellectuelle, à prendre conscience de la complexité du monde et à en comprendre les potentialités est souvent tenue pour « la » faculté par excellence de l'homme. N'est-il pas le seul des êtres vivants sur notre planète à la détenir ? Elle ne le laisse pas moins en état de manque. Et ce n'est pas parce que sa sensibilité est en partage avec d'autres espèces dites animales qu'elle est de moindre valeur. L'intimisme des sentiments et du cœur que ne produit aucune des formes d'énergie identifiées par la science dans le domaine de la matière a un caractère tout aussi fondamental que les capacités intellectuelles. Il semble que cette réalité soit trop souvent méconnue, à constater l'engouement médiatique que suscitent les robots modernes, instruments certes remarquables d'ingéniosité, adulés pour leurs performances surhumaines mais dépourvus de cette « chaleur » intime irremplaçable que confère à l'être vivant une propriété singulière, l'individualité, élevée chez l'homme au rang de personnalité mais absente dans le monde physique inanimé.

L'initiative stratégique qui a nécessairement dû présider à la « mise en forme » du complexe universel auquel sont intégrées toutes les formes de vie que nous connaissons est manifestement hors de portée des quatre forces identifiées par les sciences dures de la matière, lesquelles sont dénuées de toute conscience. Il a donc fallu que toutes les potentialités stratégiques nécessaires à cette « mise en forme » précèdent la montée en organisation que les Écritures ne sont pas seules à mentionner puisque notre méthodologie scientifique repose aussi sur un principe fondamental équivalent, selon lequel il n'y a pas d'effet sans cause.

Il est dans l'ordre des choses que, dans sa recherche de compréhension du monde, l'homme se pose la question de l'origine de la vie, dès lors que celle-ci se présente sous une infinité de formes diversifiées qui ont exigé des conditions d'accueil préalables et de durabilité très soigneusement adaptées. Mais si, pour chaque famille d'êtres vivants, il existe en effet une date d'apparition dont le calendrier peut être établi avec plus ou moins de précision en fonction de notre connaissance de l'état des conditions environnementales indispensables à cette fin, peut-on en inférer qu'il existe également une date de l'apparition de *la vie*, comme si la vie était un procédé technologique producteur d'appareils progressivement perfectionnés en fonction du développement du niveau de connaissances atteint par les ingénieurs inventeurs de ces appareils ? Peut-on assimiler *la vie*, à une découverte scientifique qui donnerait cours à un nouveau champ d'exploitation à la façon dont par exemple la découverte du procédé photographique a développé une industrie de l'image qui transforme le mode d'exercice de l'information ?

Cette comparaison pourrait en effet n'être pas abracadabrante. Dans ce cas, il faudrait alors en tirer les conséquences logiques. Pourquoi, d'une part, assignerait-on une origine à *la vie* sans en attribuer une également à *l'énergie* dont les formes, également multiples, se diversifient dans une infinité d'appareillages naturels ? Et pourquoi, dès lors que les disciplines scientifiques et les technologies se développent à partir de méthodologies fondées sur la pensée qui implique l'être, selon la formule célèbre du maître de la méthode, Descartes, pourquoi la Vie, dans une acception existentialiste de l'Être ou de l'Essence ne serait-elle pas ce principe dont la nécessité mise en valeur par un célèbre ouvrage, *Le hasard et la nécessité* n'échappe à aucune instance scientifique ?

D'où vient en effet cette incontournable et impérative notion de nécessité, partenaire obligée du hasard inconstant, si ce n'est de la pensée logique, de la rigoureuse rationalité qui président à tous les raisonnements et projets fondateurs ? Toute réalité concrète peut en effet être exprimée en formules abstraites. La radio, la télévision, l'imagerie médicale nous ont accoutumés à ces étonnantes potentialités. La numérisation nous offre un exemple accompli de ce qui peut être réalisé dans ce domaine. Rien ne peut être plus convaincant que d'attribuer à la pensée l'initiative organisatrice du monde à partir d'une image que celle-ci a eu le pouvoir de composer d'abord, avant qu'elle ne soit concrétisée dans un deuxième temps

en utilisant les artifices que les propriétés de la matière en particulier mettent à sa disposition. Le sens et la valeur de toute réalisation émanent en effet du raisonnement, de la conformité entre l'information donnée par l'observation et l'image virtuelle à laquelle la raison a donné naissance.

Selon la théorie existentielle, il ne serait pas nécessaire de recourir à un principe d'*essentialité*, dépourvu de matérialité. La *réalité concrète* se justifierait d'elle-même. On ne peut s'empêcher de souligner un singulier paradoxe. La formulation de cette théorie émane en effet d'un raisonnement de nature purement intellectuelle. Dire que la pensée qui soutient ce raisonnement vient du cerveau, élevé au rang d'organe existentiel, producteur de la pensée, est une gageure, car le cerveau n'est qu'un organe parmi d'autres chez l'homme, être vivant doué de la faculté de penser. Cet organe n'a atteint la capacité qu'on lui connaît actuellement, chez l'homme précisément, qu'après une montée en organisation qui reposait déjà sur un principe de rationalité.

Réfuter que la notion d'essence est un principe originel fondateur au prétexte qu'aucune expérience concrète ne nous a jamais fait constater qu'une pensée ait été formulée autrement que par l'activité d'un cerveau n'apparaît qu'une singulière mystification. Si en effet la « production » de la pensée relève de la *nécessaire* existence de cerveaux, la multiplication de ces derniers en un nombre illimité d'exemplaires a été également *nécessaire* pour parvenir à en peaufiner la valeur jusqu'au point où est actuellement parvenue la pensée. Cette répllication que le hasard n'a pas été en mesure d'assurer selon l'auteur même de la proposition « hasard et nécessité », relève ainsi d'une stratégie préalable à l'existence des cerveaux auxquels il n'est pas possible d'accorder la valeur de principe puisque ces cerveaux ne disposent pas du pouvoir de se reproduire par eux-mêmes. La pensée ne s'élève pas au-dessus d'un parc de cerveaux comme la senteur printanière au-dessus d'un parterre de fleurs ! Puisque l'existence des cerveaux dépend de plusieurs fonctions génératrices complexes qui ont nécessairement précédé l'arrivée du premier d'entre eux, peut-on affirmer, d'affirmation scientifique, que la vie n'est pas un principe fondateur et que son origine aurait un caractère plus ou moins apparenté à une combinaison chimique parce que les formes que nous avons décelées sur terre ne se sont manifestées concrètement qu'à une époque préhistorique dont nous ne savons que peu de choses sinon rien !

Il est déjà imprudent en soi de ne pas attribuer la qualité de principe à la vie, du seul fait que l'homme l'a de tout temps perçue comme une valeur fondamentale, indépassable. De nombreux penseurs, chercheurs de l'époque préscientifique, ont tout naturellement épousé l'idée selon laquelle la vie dépendait d'un pouvoir supérieur en vertu du principe de causalité sur lequel repose la méthodologie scientifique, dont la notion, pour ainsi dire intuitive, n'est autre que la justification des axiomes. Cette appréciation a été remise en cause en raison de l'emprise, dans les travaux de recherche scientifique, de la méthode expérimentale qui confère une importance majeure à la rigueur de l'observation concrète. En faisant accomplir des progrès considérables à la science, cette révolution méthodologique n'a sûrement pas peu contribué à conforter la crédibilité de la théorie existentialiste, beaucoup plus accessible au commun en mettant en valeur le côté concret des choses.

Mais, tout en corrigeant une certaine insuffisance du raisonnement abstrait qui peut conduire à une emprise trop dogmatique des valeurs et, dans les cas extrêmes, à des comportements intégristes, cette théorie comporte aussi ses excès et ses faiblesses. Le degré de précision fourni par les procédés techniques d'observation qui ont considérablement augmenté la capacité d'informations très limitée de nos sens est certes une des raisons essentielles du progrès scientifique. Mais tout aussi géniales que puissent être l'invention et la mise au point des procédés qui ont permis ces progrès, il ne s'agit là que d'un perfectionnement instrumental. Le raisonnement scientifique qui, au terme des travaux d'analyse ainsi considérablement enrichis, permet d'effectuer une synthèse et d'en interpréter le sens constitue toujours la phase déterminante de l'opération. Quel que soit le moyen par lequel il se manifeste, qu'il s'agisse en l'occurrence du cerveau humain ou de tout autre canal non encore scientifiquement identifié, l'essentiel est dans le contenu abstrait du raisonnement et non dans le support concret qui le véhicule. Il a été longtemps tenu pour scientifique que, pour acheminer des « ondes » sonores ou radio, l'existence d'un certain fluide, l'éther, était indispensable. Il demeure aujourd'hui encore impossible de déterminer scientifiquement si certaines manifestations comme la lumière notamment sont de nature ondulatoire ou corpusculaire ou les deux simultanément en dépit de leur incompatibilité apparente. L'analyse structurale de la matière dont le caractère est concret par excellence conduit à penser qu'il existe des « éléments » dépourvus de masse, de dimensions et impossibles à localiser. Au point qu'il est à se demander s'il existe

vraiment une frontière entre matière et esprit, entre physique et métaphysique et si la logique ne conduit pas la théorie existentialiste à conférer l'existence de principe à l'essence même !

Des hommes animés par un besoin inextinguible de savoir et de comprendre ont, pour tenter d'y parvenir, mis en œuvre, au travers des âges et sous l'impulsion des modes de culture les plus variés, toutes les ressources qu'ils ont pu tirer des talents qu'ils ont trouvés en eux-mêmes. Ils n'ont pas hésité, à cette fin, à adhérer à des hypothèses parfois très convaincantes, non partagées par des émules d'autres écoles parce qu'elles n'étaient pas cohérentes avec leur façon de voir et de croire. Il est arrivé que certaines d'entre elles se soient révélées fausses tout en ayant fait réaliser des progrès scientifiques notables. Tout homme est faillible. Il vit avec l'image personnelle qu'il se construit au premier chef avec l'apport d'informations sensorielles subjectives, pour le moins très incomplètes et qu'il partage d'autant plus aisément qu'il dispose de moins de critères d'appréciation scientifiques.

Il n'y a pas lieu de mettre systématiquement en doute la sincérité des défenseurs d'hypothèses audacieuses, voire extravagantes au premier abord. Toutes sont susceptibles de faire progresser la recherche. Elles sont généralement formulées par des sujets particulièrement doués et animés des meilleures intentions. Il n'est pas étonnant que les plus audacieuses aient été celles des premiers « chercheurs » parce que, précisément, démunis de toute infrastructure scientifique, ils n'étaient pas moins convaincus, selon une logique de causalité innée, d'une *nécessaire* organisation supérieure, encore très imprécise, ce qui explique qu'il lui ait été attribué un caractère divin et, pour le moins, un côté humain très affirmé. Elles sont assez naturellement suscitées par un certain degré d'exaltation, qu'il s'agisse d'idées ou de mouvements passionnels comme ce fut le cas à propos de la pensée encyclopédique. Mais elles ne sont pas non plus sans risque, en raison de leur fragilité ou, pis, des spéculations que peuvent en faire certains aventuriers peu scrupuleux. Mais le risque est à double sens car la suspicion peut aussi être jetée sur des institutions parfaitement saines. Et les mesures prises par les pouvoirs publics pour éviter les méprises ou garantir au besoin la paix sociale comportent également leurs faiblesses. Ces démarches hésitantes aboutissent généralement à des compromis qui ne satisfont guère les parties concernées, n'atténuent pas les rancœurs et retardent parfois les ententes même si elles parent aux plus grands dangers immédiats. Le recours à la laïcité est un de ces stratagèmes, quasi

irrationnel et socialement indispensable.

Un grand espoir d'éviter cette marche cahotante et retardatrice a été un temps placé dans les progrès de la science, dans sa capacité à éradiquer ce qui pouvait n'être jugé que solutions attentatoires à la raison, fomentées par des organisations plus ou moins enclines à exploiter la trop grande crédulité populaire en des pouvoirs virtuels inconsistants. Or, de façon tout-à-fait inattendue, voilà qu'un développement presque hyperbolique du progrès scientifique et des techniques subséquentes a profondément déçu ces vibrants espoirs et ouvre tout au contraire un large boulevard à la métaphysique et à la spiritualité renaissantes.

Il ne faut pas rêver. Les foules ne vont pas verser dans une attitude extatique qui les transcenderait miraculeusement dans un univers de béatitudes. La tendance intégriste n'est pas près de s'inverser. Il peut paraître paradoxal qu'une nouvelle révolution scientifique entraîne un brusque revirement des mentalités. Plusieurs raisons semblent néanmoins devoir y conduire progressivement. L'une repose sur le fait que, cela a déjà été dit plus haut, la frontière est de moins en moins étanche entre le matériel et le spirituel. L'astrophysique est peut-être le département de la science qui, sans jeu de mots, incite le plus ses animateurs à s'interroger sur le mystère des cieux. Il existait naguère un adage qui, dans une forme un peu puérile, avançait qu'un peu de science éloignait de Dieu et que beaucoup de science ramenait à Lui.

Une autre raison découle du fait qu'un effort de vulgarisation scientifique devient indispensable. De nombreux scientifiques de haut niveau déplorent en effet que la physique soit un domaine de plus en plus inaccessible à ceux qu'on a longtemps nommés hommes de la rue, devenus hommes *lambda* après avoir appartenu au *vulgum pecus*. Cette tendance est corroborée par la désuétude que rencontre paradoxalement l'enseignement des sciences dont les retombées technologiques ont cependant un impact plus grand que jamais sur notre vie quotidienne. Il semble que cette évolution s'apparente à celle qui a éloigné naguère les foules de la foi religieuse. Elle pourrait résulter du fait que la physique moderne pénètre désormais si profondément les structures intimes de la matière, en mette à jour de nouvelles énigmes qu'elle arrive à la sublimer, à la vider pour ainsi dire de sa nature concrète, si familière, et à la rendre ainsi de plus en plus difficilement accessible. Le paradoxe est encore plus grand si cette évocation de la matérialité est la raison pour laquelle un nombre croissant de jeunes se

détourne des sciences physiques pour se diriger vers les sciences humaines qui sont cependant plus orientées vers la spiritualité.

Parce que ces retournements de tendances, inattendus, touchent au plus profond de ce qu'il est traditionnel de dénommer l'âme humaine, tout donne à penser qu'ils annoncent l'avènement d'une révolution qui devrait entraîner une salutaire mutation culturelle de l'humanité. Mais il faut que celle-ci intervienne assez rapidement pour écarter les dangers mortels présagés par des visionnaires de talent qui ne sont en rien des aventuriers manipulateurs du catastrophisme.

L'exercice de la politique n'a jamais été une fonction aisée. Prise individuellement, chaque personnalité peut s'assumer sans crainte de représailles en retour si elle ne fait pas un usage de ses aptitudes conforme au mieux de ses besoins. Atteindre une parfaite harmonie d'ensemble dans la gouvernance des peuples, à la satisfaction unanime d'un nombre incommensurable de sujets libres doués de conscience et de raison, et conjointement de sensibilité, de sentiments et de passions tout en assurant une maîtrise cohérente entre leurs comportements relève d'évidence de la plus haute et de la plus difficile stratégie. Bien que la cohérence avec laquelle s'est déroulée l'organisation infiniment complexe de l'univers ne trouve pas d'explication rationnelle sans l'existence d'une pensée stratégique préalable, pour des raisons de méthodologie, la science se refuse à examiner l'hypothèse selon laquelle celle-ci pourrait être attribuée à une personnalité hors du commun qui a cependant fait naître le concept divin et/ou des principes de sagesse dans toutes les formes de culture.

Rien ne donne à penser cependant qu'une telle hypothèse constitue une violation de la méthodologie scientifique. En déclarant n'avoir pas besoin de l'hypothèse de l'existence de Dieu pour comprendre les lois de la gravitation universelle, Laplace, immense physicien découvreur de théories, ne remettait pas nécessairement en cause l'existence de Dieu. Cette hypothèse paraît au contraire tout-à-fait cohérente et acceptable du point de vue scientifique. Est-il contestable, en effet, que la vie soit une forme d'énergie, au même titre que les quatre autres formes définies et reconnues unanimement comme telles par toutes les écoles scientifiques ? En dépit des progrès réalisés, il n'a jamais été possible de définir la nature profonde des quatre énergies en question. Pourquoi certains corps s'attirent et d'autres se repoussent-ils, nous ne le savons pas, a déclaré en substance un astrophysicien bien connu, Hubert

Reeves, si mes souvenirs sont exacts. Pourquoi les mouvements d'un aimant au centre d'une bobine de fils conducteurs produisent-ils de l'électricité ? Nous ne le savons pas davantage. Quant aux forces nucléaires, même ignorance !

Cela n'empêche pas que nous sachions calculer et exploiter remarquablement les propriétés de ces énergies. Nous ne sommes certes pas en mesure de définir de façon plus précise la nature profonde de la vie. La fragilité qu'elle présente au niveau individuel ne suffit pas à lui dénier une opiniâtreté invincible. Ne se manifeste-telle pas sous une infinité de formes, toutes plus savamment organisées les unes que les autres ? Ne lui a-t-on pas découvert un pouvoir de résistance étonnant, impensable même à des conditions de températures basses ou élevées insoupçonnables ? Des germes ne sont-ils pas capables de conserver leur fécondité et leurs potentialités de développement pendant des durées impressionnantes, des millénaires sans doute ? Qui pourrait ainsi contester qu'elle est également une forme d'énergie, singulièrement vigoureuse et infiniment plus riche que toutes les autres formes ? Ce n'est pas parce qu'elle s'est manifestement développée sur terre à une date historique que nous ne sommes pas en mesure d'établir d'ailleurs et sous des formes d'abord élémentaires que nous serions autorisés à la déclarer simple produit du hasard. Est-il jamais venu à la pensée de chercheurs que l'une des autres formes d'énergie pourrait être le résultat d'une semblable éventualité parce que nous n'en connaissons pas non plus les origines ?

En toute objectivité, puisque, notamment chez des êtres vivants de haut niveau, la vie se révèle porteuse de capacités stratégiques totalement absentes chez les autres formes d'énergie, la direction stratégique de la montée en organisation généralisée révélée par les connaissances scientifiques acquises ne peut être plus logiquement attribuée à d'autre « promoteur » qu'à un principe énergétique et, cela va de soi, au principe énergétique du plus haut niveau que nous connaissions, c'est-à-dire à la vie.

Les pouvoirs de compréhension sans cesse accrus que la mise au point progressive de la méthodologie scientifique a procurés à l'homme ont certes fait naître en lui l'espoir d'acquérir un jour une maîtrise stratégique totale de l'univers. Comprendre le sens des choses était en effet la première et indispensable démarche pour élaborer et mettre en œuvre une stratégie, moyen incontournable de toute activité constructive. Quand, à l'aube de l'ère scientifique moderne, un de ses plus éminents représentants, Laplace, avait déclaré n'avoir pas besoin de l'hypothèse de Dieu pour comprendre le système cosmogonique, l'état des connaissances pouvait en effet donner le sentiment que l'on était parvenu à saisir toute l'ingéniosité du système. On comprend la force de l'enthousiasme qu'avaient pu faire naître des découvertes aussi prometteuses au regard de l'ingénuité des croyances mythiques primitives. Or, ces dernières étaient déjà des réponses, marquées au coin du bon sens qui a été la source d'une passion de recherche, laquelle a suscité chez des curieux, « grosses têtes » primitives, les premiers questionnements fondateurs de la méthodologie scientifique. En dépit des inestimables progrès réalisés depuis cette époque, en ce début de vingt-et-unième siècle, la belle certitude affichée par Laplace se révèle bien étonnante. Il reste en effet tant de chemin à parcourir pour avancer une explication crédible à des énigmes de plus en plus complexes qui ne relèvent plus seulement du domaine rigoureusement cloisonné dans lequel s'est développée jusqu'ici la science physique mais interpellent manifestement aussi d'autres secteurs de connaissance, en particulier ceux de la métaphysique et du spirituel !

Le fonctionnement de tout ce qui relève de la cosmogonie semble en effet pouvoir trouver une explication suffisante avec la connaissance des lois des quatre formes d'énergie identifiées dans le domaine de la physique. Sans l'existence de ces formes d'énergie, gravitationnelle, électromécanique et nucléaires, il n'y aurait d'autre état que le néant, puisque la matière elle-même relève de ces formes.

Il n'en demeure pas moins un fait troublant qui pourrait bien avoir orienté notre recherche sur une fausse piste. Il s'agit de l'expansion permanente et inexorable dans laquelle semble être entraîné l'univers cosmique. Cette constatation dont nous ne connaissons pas l'issue et dont l'hypothèse d'un « big-bang » primitif ne suffit pas à

expliquer l'origine a sans doute incliné les scientifiques à penser que tout ce qui existe est soumis à un commencement lilliputien suivi d'un développement expansionniste au cours duquel s'est manifestée, à une date historique que nous sommes incapables de déterminer, l'apparition d'un phénomène nouveau, une forme primitive de vie qui, elle-même, a suivi un même chemin d'organisation montante, sans raison primitive directrice, ce qui confère au hasard un singulier pouvoir stratégique, sans expliquer non plus à quelle fin tout cela se déroule ainsi ! Nous échappons difficilement à cette emprise sur nos esprits du « chemin montant » venant d'on ne sait où et n'aboutissant nulle part car notre propre condition y est soumise de façon incontournable. Il n'est pas certain qu'en dépit de toutes les précautions prises pour assurer la plus grande objectivité à la recherche scientifique, un virus insidieux ne se soit pas introduit dans le raisonnement lui-même, fondateur de la méthodologie scientifique, en lui interdisant, alors même que la science est toujours à la recherche des origines pour trouver les explications adéquates à tout ce qu'elle se donne pour mission de découvrir, en lui interdisant donc de penser à une finalité qui serait cependant la seule explication rationnellement correcte. Est-il rationnel en effet d'attacher tant d'importance à l'origine des choses pour en expliquer le sens et de nier l'existence d'une finalité dès lors même que le germe contient déjà potentiellement tous les éléments d'avenir ?

Si l'on peut objecter qu'il s'agit là non pas d'un raisonnement scientifique mais d'un raisonnement philosophique affranchi du devoir de rigueur scientifique, plusieurs réponses sont de nature à réfuter cette objection : d'une part, le raisonnement philosophique a précédé le raisonnement scientifique, il en est même la source, d'autre part le raisonnement philosophique n'est ni moins cohérent ni moins rigoureux que le raisonnement scientifique et enfin, la démarche scientifique est tout aussi hésitante que la démarche philosophique. Elle ne cesse de se remettre en cause parfois même après avoir obtenu dans ses applications des résultats très positifs basés sur des principes qui se sont révélés plus tard erronés ! Aurait-on oublié par ailleurs que l'autorité de la science repose sur un certain nombre d'axiomes auxquels on n'a jamais su trouver aucune démonstration, que beaucoup de découvertes sont consécutives à des intuitions des chercheurs et que la connaissance n'est pas dans les manuels qui relatent les expériences et énoncent les lois mais dans l'assimilation qu'en font les hommes non seulement grâce à leurs facultés intellectuelles mais aussi à leurs talents de sensibilité et de cœur ?

Compte tenu de ce qui vient d'être exposé, il convient de lever enfin une soi-disant contradiction qui permettrait d'affirmer que le célèbre théorème de Carnot sur la conservation de l'énergie ne s'appliquerait pas au cas de l'univers cosmique, au motif que ce principe n'est vérifié que dans le cas de systèmes fermés, alors qu'étant en expansion permanente, l'univers ne serait pas un système fermé. Il est bien évident que ce théorème ne pouvait être démontré que par une expérience à l'échelle d'un système réduit et par conséquent entouré d'une enceinte étanche. Mais que veut dire système fermé, si ce n'est système sans communication aucune avec l'extérieur. Or si l'on conçoit l'univers dans l'acceptation sémantique du mot, l'univers englobe la totalité de ce qui existe concrètement. L'univers est ainsi, par définition, un système fermé. Et l'objection qui consisterait à dire qu'il peut exister plusieurs univers, une infinité d'univers même ne serait qu'une facétie sémantique. Rien n'interdit donc de penser que le principe de la conservation de l'énergie est l'hypothèse la plus vraisemblable et scientifiquement la plus cohérente qui puisse être.

Or, s'il en est bien ainsi, tout peut s'éclairer très rationnellement. Les énergies constitutives de l'ensemble cosmique de l'univers (son côté cour) ne sont autres que la matière première employée par l'artiste pour réaliser ses œuvres. La façon dont cette matière première est réalisée grâce aux talents de l'artiste relève également d'une forme d'énergie, mais d'une forme d'énergie organisatrice dotée de conscience et de talent stratégique, l'un et l'autre exclusivités de la vie.

Cette « vision » des choses apparaît non seulement conforme aux théories philosophiques existentielles mais également acceptable par le dogme comme il est exposé par le Père Cotte, prêtre de l'Oratoire... correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris... dans les *Leçons élémentaires d'histoire naturelle à l'usage des Jeunes Gens* publiées chez J. Barbou, rue des Mathurins en 1787 après l'approbation des autorités religieuses de l'époque le 4 juin 1784.

EXPOSÉ DES MOTIFS

Partant de l'idée, exposée dans un autre chapitre, selon lequel la forme de vie de l'être conscient, libre et responsable est le seul composant de l'univers à détenir une valeur estimable (les autres formes, également nécessaires, n'étant que des piliers de support), l'homme, connu pour détenir le rang le plus élevé, « côté jardin », dans la partie du monde dont une exploration scientifique nous a livré une connaissance inattendue quoiqu'encore bien limitée, est aussi le meilleur point de départ de toute investigation susceptible de nous faire découvrir l'existence, éventuelle, d'un destin universel et, dans l'affirmative, son importance.

Quel que soit son environnement économique, politique, culturel, quel que soit le mode d'organisation de la société à laquelle il est involontairement appelé à participer ou qu'il est contraint de subir, l'homme, encore lui, est tiraillé par deux types de sollicitations qu'il ne parvient pas à faire cohabiter paisiblement alors même qu'elles font partie de son quotidien permanent, au même titre qu'une foule d'alternances aussi bien harmonisées que le sont le jour et la nuit, malgré leurs apparences contradictoires.

Les unes s'imposent par le caractère de *nécessité*, volontiers *déterministe*, que leur font attribuer une démarche scientifique, une expérience universellement partagée, parfois même une évidence tellement éclatante qu'elle dispense certains concepts dénommés axiomes de toute formalité démonstrative. Le tout forme un apport, le savoir, qu'une méthodologie laborieusement élaborée met à portée de sa conscience grâce aux aptitudes de compréhension que lui confèrent ses talents. Ce sont les interventions de ces dernières qui lui permettent de saisir comment les corrélations établies entre les éléments ou les événements interfèrent pour donner un sens au monde. Le caractère absolu que la méthodologie scientifique a longtemps conféré aux lois qu'elle a dégagées de ses études a dès lors conféré un crédit sans appel à l'ensemble d'un contenu progressivement élaboré, la science. La science se présente ainsi, au commun qui n'a pas accès au raisonnement scientifique moderne très spécialisé, comme une autorité de caractère quasiment dogmatique que seuls des scientifiques de haut niveau peuvent remettre en cause, parfois, à la suite de nouvelles découvertes tout-à-fait inattendues, tant leurs connaissances antérieures leur

paraissaient définitivement établies. Car les acquis scientifiques ne s'élaborent que progressivement et n'éliminent pas tout degré d'incertitude, non imputable aux réalités mais aux limites humaines.

Parallèlement, l'homme est aiguillonné par d'autres sollicitations qui lui viennent d'une inspiration endogène, les intuitions, l'imaginaire, un sens de la logique qui le font adhérer à des propositions non plus fondées sur la cohérence d'une méthodologie démonstrative mais sur des convictions intimes. Ces dernières peuvent ne pas être moins rationnelles que les apports scientifiques. En revanche, elles ne présentent pas la même force de conviction au regard des tiers, car elles émanent des profondeurs de la personnalité du sujet qui les exprime et ne sont de ce fait pas aussi aisément communicables.

L'autorité que la science a acquise auprès du grand public vient en grande partie du caractère concret de la méthode d'observation expérimentale qui s'est considérablement développée grâce aux progrès des techniques. Elle est corroborée, chez les scientifiques, par le raisonnement abstrait qui garde sa valeur d'interprétation et lui confère sa justification, ce à quoi le grand public n'a que rarement accès. La conviction intime, quant à elle, ne repose pas seulement sur le raisonnement abstrait qui peut interpréter les résultats de données concrètes mais tout autant sinon plus sur des sentiments ou même des pulsions intimes à la portée de toutes les sensibilités.

Ainsi, l'autorité des sciences résulte essentiellement de la rigueur avec laquelle est conduite la méthodologie de recherche qui découle d'un concept impératif, l'objectivité. En revanche, il est de coutume de qualifier de subjective l'adhésion accordée à des données qui ne relèvent pas d'une démarche scientifique, ce qui, en réalité, constitue le tissu quotidien de la pensée courante.

Il y a de telles divergences entre le concept d'objectivité et celui de subjectivité qu'on les considère presque instinctivement comme des antonymes. Il en résulte que si l'objectivité bénéficie d'une accréditation pratiquement inconditionnelle, la subjectivité, *a contrario*, est sujette à la plus grande circonspection et, par conséquent, considérée comme peu fiable.

Or, un tel jugement n'est rien de moins que fallacieux. En effet, l'objectivité n'est autre que le respect au cours des recherches scientifiques d'un code de bonne conduite, non moins nécessaire que celui du code de la route quand il s'agit de conduite automobile. La

subjectivité, en revanche, est de la nature de l'évaluation, une évaluation de l'ensemble des intérêts qu'un sujet conscient, l'homme en l'occurrence, porte à une cause.

La subjectivité certes porte la marque profonde d'une personnalité. Mais s'il n'existe de valeur qu'en vertu de l'animation que manifestent des êtres vivants conscients et libres en pouvoir de juger et d'apprécier, toute forme de jugement portée sur l'univers ne peut que reposer que sur des critères subjectifs et présupposer l'existence d'une entité non plus neutre et inanimée mais elle même vivante, consciente et libre.

Ces observations qui ne dérogent apparemment à aucune des règles logiques qui fondent tous les raisonnements scientifiques et des techniques aussi largement utilitaires que l'informatique, sont de nature à réhabiliter, me semble-t-il, la force de conviction accordée naguère à la démarche ontologique. Un auteur qui n'a pas eu l'heur d'avoir été immortalisé, en dépit de son apport aux œuvres du siècle des lumières, Bonnet, a en effet écrit dans *Pougens* : « *Il sera bien dans la marche d'esprit qui va naturellement des concrets aux abstraits et des moins abstraits aux plus abstraits, de finir par l'ontologie ou la science de l'être.* »

Pourquoi, en effet, la notion d'*être* qui a sensibilisé l'homme dès son accès au rang de sapiens susciterait-elle moins de conviction que ces axiomes, non moins abstraits, qui fondent de nombreux volets scientifiques comme le fait observer Nayla Farouki dans ses ouvrages sur l'histoire des sciences ? Et si Voltaire a pu s'interroger sur le point de savoir si toutes les ontologies, toutes les psychologies n'étaient pas des rêves, il n'en a pas moins observé qu'il ne pouvait pas exister d'horloge sans horloger !

D'ailleurs, la question de l'*être* et, corrélativement, de l'existence de *Dieu* ne relève-t-elle pas du domaine du concret plutôt que de celui de l'abstrait ? De nombreux auteurs, il est vrai, présentent de Dieu des notions très analytiques et très spécifiques. On distinguerait ainsi un Dieu des philosophes, un Dieu des poètes, le Dieu-itinéraire de Régis Debray, un « Dieu qui n'existe pas mais qui existera peut-être un jour » d'Ernest Renan... et pourquoi pas un Dieu des ivrognes ? Des théologies diverses attribuent aussi assez paradoxalement des caractères très diversifiés à un Dieu qu'ils déclarent indicible et insondable ! Il est à se demander si l'homme n'est pas tenté « instinctivement » par un retour au paganisme ou tout au moins au polythéisme mythique de nos lointains ancêtres qui

pourrait bien avoir été une approche ontologique innée de l'homme pensant !

La réalité ne serait-elle pas beaucoup plus simple, pour ne pas dire paradoxalement plus « terre-à-terre » ? Le dilemme posé par l'existence ou la non-existence de Dieu n'atteint que des êtres conscientisés capables de conceptualiser une idée de Dieu et, peut-être, d'autres qui éprouvent un fort sentiment intime de dépendance. Les animaux eux-mêmes n'ont-ils pas un « sentiment-instinctif » de « parentalité » ? La réalité, elle, est une, intangible et indémontrable scientifiquement, ce qui a amené une personnalité qui ne verse pas dans la médiocrité, Pascal, à recourir à l'idée de pari. Un magistrat à peine moins célèbre, Alexis de Tocqueville, a quant à lui observé que la connaissance approfondie d'une œuvre pouvait nous donner une très bonne information sur la « personnalité » de son auteur, même si ce dernier n'avait laissé aucune trace de son « état civil » ! L'analyse historique en tout état de cause est de nature à fournir de sérieuses présomptions que les uns, il est vrai, peuvent interpréter positivement et d'autres négativement.

Abordé sous cet angle, on ne perçoit pas pourquoi le débat sur l'existence de Dieu ne pourrait pas être engagé avec la même sérénité que les débats sur des thèmes susceptibles d'avoir sur les problèmes de destin de l'humanité et de gestion politico-sociale des répercussions tout aussi importantes. Des sommités scientifiques ont débattu de problèmes tout aussi sensibles au cours des congrès Solvay au début du vingtième siècle sans cesser d'évoquer le problème de l'existence de Dieu

UN IMPERATIF CATÉGORIQUE : ABATTRE LES FRONTIÈRES !

Dans un des chapitres d'un document intitulé « Côté cour, côté jardin », il a été souligné combien nous sommes confrontés au caractère duel des choses non seulement dans le quotidien de la vie mais également dans les concepts fondamentaux de la pensée. Rien n'en donne une meilleure image que la pensée Tao qui l'a symbolisé en deux forces cosmologiques indissociables, le Yin et le Yang.

La notion de dualité suscite instinctivement l'idée de frontière en mettant l'accent sur deux aspects contraires rencontrés à chaque instant, aussi bien dans le domaine abstrait que dans celui du concret. Ainsi, la notion de frontière nous est rendue si familière

qu'elle ne revêt pas de caractère agressif, alors même qu'elle introduit inévitablement un état de division pouvant conduire à des désordres irréparables.

Dans la nature, il est vrai, le passage de l'un à l'autre de ces états se fait généralement en douceur par transitions progressives. Le cas le plus familier est celui du jour et de la nuit qui transite par l'intermédiaire de l'aube ou du crépuscule. Il n'y a de frontière nette entre ténèbres et lumière qu'en cas d'accident, lorsque par exemple une panne technique intervient et plonge soudain les occupants d'une pièce « aveugle » dans l'obscurité totale. En revanche, le fait d'élever en esprit ou en réalité des frontières entre ce que l'on conçoit être inconciliable s'abîme quasi inévitablement dans le tragique. Le cas le plus typique est celui du mur de Berlin. Il a particulièrement frappé les esprits à cause de son caractère concret. Il se produit également des accidents dans la nature. Dans ce cas, la frontière précisément a toujours un caractère tragique, parce qu'elle produit une rupture.

Il est aisé de citer d'innombrables cas, dans les domaines de la plus haute importance, celui des notions abstraites en particulier, où des contrastes manifestes incitent à penser en termes de frontière. Il est à la portée de tout le monde de se référer aux notions de justice et d'injustice, d'ancien et de moderne, de beauté et de laideur, de bonheur et de souffrance, de richesse et de pauvreté, de réel et d'imaginaire..., on pourrait poursuivre la liste indéfiniment.

En pareil cas cependant, la notion de frontière se révèle particulièrement impropre parce qu'elle établit l'idée de rupture là où il n'y a pas de discontinuité de fait mais seulement progressivité ou relativité. Une telle méprise conduit à élever des cloisonnements là où l'existence de relations est le plus nécessaire, à prendre des décisions de principe arbitraires quand il faudrait relativiser et laisser plus de souplesse aux dispositifs d'application.

Il est singulier que, dans le domaine des sciences dites exactes où l'on s'attendrait à ce que la rigueur logique ne souffre aucune entorse, on n'ait pas poussé le raisonnement jusqu'à élever des frontières aussi draconiennes entre des états jugés au premier abord incompatibles. Tout incitait a priori un déterminisme initialement intouchable à se protéger d'incursions aussi peu orthodoxes que la relativité quantique qui n'a pas fini de receler encore ses « mystères ». Et cependant, des chercheurs intransigeants ont osé et ont accepté l'invraisemblable. Les mathématiciens n'ont banni ni

les nombres irrationnels ni les géométries non euclidiennes. Ils n'ont pas fini encore d'avancer des théories qui se situent aux confins du vraisemblable et du compréhensible. Les physiciens ne sont pas effrayés par les phénomènes de délocalisation, voire par l'immatérialité de certaines particules élémentaires aussi éphémères qu'impondérables. Ils ne sont plus étonnés outre mesure que certains phénomènes comme la lumière puissent être simultanément ou alternativement de caractère ondulatoire et/ou corpusculaire !

Aussi ne peut-on pas ne pas s'étonner que, s'agissant d'un domaine, celui où la vie, phénomène énergétique indiscutable, confère une individualité à des « unités » qui disposent d'un certain niveau d'autonomie que ne possèdent pas des produits standardisés de fabrication industrielle, l'idée de frontière et de rupture, élévatrice de cloisonnements et d'affrontements permanents, ne soit pas encore éradiquée. Pouvait-on s'attendre à ce que les notions de souplesse et de nuance, l'idée de finesse en définitive, se soient imposées d'abord là où les exigences de rigueur paraissaient les plus intouchables ?

Le monde est complexe. Au fur et à mesure que la science nous en fait découvrir des aspects de plus en plus imprévisibles, l'accroissement de nos connaissances accroît aussi l'étendue de notre ignorance. Mais la complexité ne peut tenir la route, si l'on peut dire, que si un réseau de relations de plus en plus développé en relie sans restriction l'ensemble des composants. L'établissement de frontières entre eux ne pourrait que signer leur arrêt de mort !

C'est pourquoi, il est incohérent et dangereux, comme il a été explicité dans l'exposé des motifs ci-dessus, de tracer une frontière entre les contenus de la foi d'une part et de la raison d'autre part. On peut en trouver confirmation dans l'histoire. Il est manifeste qu'un nombre respectable de connaissances innées ont formé un humus de bon sens suffisant pour donner aux premiers hommes, déjà en puissance de devenir des *homini sapientes*, les moyens de surmonter les obstacles naturels auxquels ils étaient confrontés à l'origine et d'acquérir progressivement des connaissances jusqu'au point d'atteindre le niveau de fiabilité scientifique actuel. Les motivations qui ont ainsi conduit nos ancêtres primitifs à s'engager librement et consciemment à entreprendre des actions orientées vers un devenir que n'éprouvaient sans doute aucun des « autres animaux » n'avaient d'autre fondement que la foi dans un destin plus ou moins imprécis, mêlé d'une forme de mysticisme encore très mythique ou déjà romantique mais dépourvus de l'autorité que leurs

connaissances ne devaient acquérir que beaucoup plus tard seulement, grâce aux ressources de la méthodologie scientifique mise au point pas des talents progressivement développés.

Sans aucun doute possible, le départ de l'aventure humaine a été initié par une espérance, l'espérance nécessaire, quoi qu'on en dise, à tout sujet épris d'esprit d'entreprise, non encore consolidé par les assurances scientifiques actuelles, assurances qui, elles-mêmes, font parfois l'objet de révisions conduites avec beaucoup de sagesse par les scientifiques eux-mêmes. C'est dire qu'il n'existe non plus aucune frontière précise entre la foi et la raison. On pourrait même attester que la foi est une des composantes de la raison, non moins acceptable que le hasard et la nécessité dont l'intervention, incontestable, ne mérite pas d'être sacralisée, parce leur rôle n'est pas primordial, pas plus en tout cas que celui des multiples formes d'énergies parallèles.

Il est étonnant que les sciences exactes aient su tempérer le caractère déterministe qu'elles avaient revêtu d'abord et que la notion de relativité n'ait pas été également étudiée côté sciences sociales. Non seulement la division par cloisonnement est génératrice de conflits incessants et inexpiables, mais il est un dissolvant propre à tout réduire en poussière. Il ne peut exister de système organisé et durable que dans un contexte unitaire cohérent. Ce contexte unitaire s'impose en tout premier lieu « côté jardin » à tout ce qui relève de l'énergie vitale. Aucune des familles d'êtres vivants ne peut gagner à entretenir un climat de division. Toutes sont étroitement solidaires. Il y a une incohérence manifeste à prôner la solidarité à tout propos et à entretenir partout la division. C'est parce que le hasard est inconstant qu'il ne peut être, à lui seul, un principe constructeur. Il ne peut exister de stratégie autre qu'unitaire. Ce qui n'est nullement incompatible avec la diversité, bien au contraire. Plus un complexe est étendu et diversifié, plus nécessaire devient l'unité stratégique à base de relations. Les résultats qu'a apporté dans la pratique la théorie de la lutte des classes n'est qu'un exemple partiel mais combien manifeste de ce que peut produire la division.

Des sages, des penseurs, des hommes de foi qui se sont révélés exister dans tous les types de civilisation ont toujours abouti à des conclusions unitaires.

Quatre poèmes de Anne Thiolat-Goyen

*Madame **Anne Thiolat-Goyen**, musicienne et compositeur, nous a fait l'honneur de nous adresser quelques poèmes de sa composition. La qualité poétique et la beauté de ces textes nous a engagés à les publier dans la revue, renouant ainsi avec une tradition initiée jadis par Papus qui ouvrait volontiers les colonnes de la revue à des poètes.*

Suis-je cendre, ou feu vif,
Eau qui dort, ou rivière ?
Suis-je un espace neuf,
Chemin de l'éphémère,
Obscur miroir du temps ?
Aujourd'hui m'est amère
Cette eau qui fut si fraîche.
Que savons-nous du vent
et de la feuille sèche ?

1990

*

PÈLERINS

Pèlerins qui passiez, fervents,
- Manteau d'ombre et de vent -
Dites, qui donc vous inspira
De ce grand mouvoir le désir ?
Qui vous héla de loin si fort
Pour cet exil et cette danse ?

Quel profond repentir vous vint,
Quel fol espoir de renaissance,
Et quel ardent élan de foi
Vous jeta tout vifs, sans arroi,
Hors de vos tours et de vos villes,
Loin de vos feux et de vos murs,
Les adieux faits, le testament,

N'ayant à vous que le bourdon,
Et la besace et la coquille,
À cheminer sous les étoiles ?
Posant vos pieds plus las
De jour en jour - et perdant souffle -
Dans la poussière obscure
Des pas de tous ceux d'autrefois...
Plus démunis qu'un arbre en hiver
Et plus riches d'avoir laissé
En arrière de vous le poids
Du fer, de l'or, des coffres et des livres,
Partis, tel un fiévreux clamant l'eau fraîche,
Vers un soleil moins éphémère.
Et l'absence vous fit, dans les mémoires,
Un lit plus étroit que la mort.
Or, cette longue et si pénible marche
Dans l'invisible de vos cœurs
À jamais vous mue en vous-mêmes,
Avec ce regard d'étranger
Plus proche d'être dans l'ailleurs,
Et ce nimbe d'éternité
Tissé de rugueuse miséricorde.
Que de fois vous chantiez ce chant
Qui vous allait guidant
Comme une lampe dans la nuit ;
Puis ramenant les pans de bure
Sur votre face pénitente,
À chaque halte vous dormiez
Plus près du vivant sanctuaire
Qui dans vos âmes s'édifiait
Du silence et de la prière.
Aussi, dans l'aube allègre et pure
Qui bleuissait vos mains de glace,
L'humble chemin se constellait
D'autres célestes fleurs de Grâce.

1988

*

Ô ma vie patiente,
Vivrai-je encore un peu
De tout ce qui m'enchanté,
De tout ce dont je meurs ?
Ô mon chemin de source,
Derrière l'horizon
Tu continues ta course.
Silence est ta chanson.
Ce sont d'autres paroles,
Celles d'ombre et de vent...
Le cœur de la corolle
Est un soleil levant.
Le bonheur d'un visage,
Est-ce plus que raison ?
Amour est mon tissage
Au fil de la saison.
Ô ma vie patiente,
Que murmure le temps ?
Ta danse plus que lente
Suit les pas d'un Enfant...

1992

*

ÉPIPHANIE

D'où venez-vous, vieux Mages,
Enturbannés et sages,
- Cœur paisible, œil ardent, -
Portant pour tout bagage
L'invisible héritage
Des secrets de l'Orient ?
Dans cette nuit insigne,
Quand l'Ange vous fit signe
En un songe, Ô dormeurs,
Pour l'espoir qu'il désigne
Laissant jardins et vignes,
Vous voici voyageurs...
Par l'Étoile en chemin,
Tel un blanc parchemin,
Vous mena sans détour
- Chevaux et palanquins -
Vers la paille et le foin
D'un miracle d'Amour.
Vos cadeaux précieux
À l'Enfant né de Dieu :
Or pur de la Lumière,
Myrrhe, baume des cieux,
Encens délicieux,
Parfum de la prière.
Roi de ton âme, éveille
La flamme non pareille
Qui sous la cendre dort
Pour couronner la croix
Où meurt le Roi des rois,
Des labeurs et des veilles
- Ô divine merveille -
Fleurit la Rose d'Or.

1989

*

Yves-Fred Boisset a lu pour vous :

Les fidèles lecteurs de cette revue connaissent et apprécient les articles que **Jean Pataut** nous transmet régulièrement. Auteur de plusieurs ouvrages et de conférences audio-visuelles disponibles sur le site www.baglis.tv, notre ami Jean Pataut est un passionné et un spécialiste des deux « Jean » de la Bible, le Baptiste et l'Évangéliste, dont il est devenu un des meilleurs exégètes.

Aujourd'hui, il publie un nouvel essai ésotérique au titre ô combien prometteur ***Du Logos et du Père***². Le sous-titre nous révèle le projet de l'auteur puisqu'il nous propose « des interrogations sur le chapitre XVII de l'évangile selon Jean ». Ce chapitre XVII du quatrième évangile « *correspond, nous dit Jean Pataut, à un moment particulièrement solennel : il clôt le Dernier Repas et l'ensemble des textes qui le constitue* ». Et l'auteur de nous préciser que « *juste après lui, débute le récit de la Passion car l'Heure est venue* ». Ce chapitre se présente comme un monologue, et aussi comme un bilan, que Jésus, que le Christ, que le Logos, parlant en son nom propre, adresse directement au Père.

Il ne faut pas craindre de dire et d'écrire que cet ouvrage est fondamental et enrichissant tant est fournie la documentation qui étaye les multiples chapitres au cours desquels on découvre les clefs d'un des plus grands mystères du christianisme. Avec la méticulosité d'un chercheur, Jean Pataut analyse les différents textes qui entourent le « logos » et qui parfois en détournent l'esprit. Les relations entre le Père et le Logos sont analysées et exposées avec une grande rigueur.

En conclusion, l'auteur nous invite à réfléchir sur l'apport « *des trois ésotériques parrainages sans doute involontaires du gnosticisme, du néoplatonisme et de la Kabbale sur le dogme trinitaire* ». Et on trouve au fil des chapitres de très nombreuses interrogations qui nous incitent à la réflexion et à nous écarter des idées reçues.

Cet essai (qui, en vérité, est plus approfondi qu'un simple essai) a été écrit sous le patronage de haute qualité de l'École Pratique des Hautes Études (EPHE) – que l'auteur ne manque pas de remercier – fondée, comme on sait, par Antoine Faivre qui, par ailleurs, a préfacé ce livre.

À tous les chercheurs sincères, à tous ceux qui désirent lever un coin du voile sur un des grands mystères de notre histoire chrétienne, je

² Éditions « ARCHÉ » Milano, 2014. Imprimé en Italie, diffusé par Édedit, 4, rue Basfroï, 75011 Paris.
312 pages, 25 €.

ne saurais que recommander la lecture de cet ouvrage d'apparence difficile mais au style clair (la *patte* du véritable écrivain qu'est Jean Pataut), très argumenté et illustré de dix eaux fortes d'Albrecht Dürer.

Le numéro 3 (janvier 2014) de « **Critica Masonica** »³ est sorti. Cette revue qui, plus qu'une revue, est une véritable anthologie maçonnique et historique à périodicité semestrielle est dirigée par Jean-Pierre Bacot que je tiens à féliciter pour la qualité de son travail et le choix des collaborateurs assidus et ponctuels dont les travaux sont d'un grand intérêt et couvrent un large éventail de réflexions historiques, ésotériques et maçonniques.

La franc-maçonnerie occupe naturellement une place de choix dans le sommaire de cette anthologie, avec des études sur le rite anglais de l'*Arche Royale*, sur la maçonnerie à Lyon au XVIII^e siècle, sur les rituels d'adoption, sur la construction des trois premiers degrés du REAA, sur les 33 degrés depuis 1768 par le comte de Clermont, sur les francs-maçons au théâtre de la Révolution à la Belle époque, une étude sur la naissance de la franc-maçonnerie au Havre. Mais, on trouve aussi dans ce cahier une histoire succincte de la Société théosophique et ses liens avec le socialisme des XIX^e et XX^e siècles, une biographie de Martinez de Pasqually, une étude sur le Martinisme, une autre sur les corsaires et pirates de Normandie.

Il est vrai que, présenté sous cette forme, cela fait un peu *bric à brac*, mais il faut savoir que chacun des articles, chacune des études publiées sont signés par des auteurs reconnus. Outre Jean-Pierre Bacot, on peut citer François Cavaignac, Michèle Nahon, Michel Lécureur, Hervé Le Bras, Emmanuel Todd, Dominique Dubois et Jean-Marc Vivenza.

En achevant cette rubrique, je me pose la question de savoir comment on peut encore ne pas avoir acquis et dévoré cette revue anthologique à la fois éclectique et d'une grande richesse. Je la conseille à tous et à toutes, maçons, chercheurs et même simples curieux (dans le meilleur sens de ce mot !).

À présent, je dois vous présenter un très beau livre dans lequel **Philippe Langlet** a rassemblé une grande quantité d'illustrations sous le titre générique : **LECTURE D'IMAGES DE LA FRANC-MAÇONNERIE**⁴.

³ « Critica Masonica », éditée par l'association « Les amis de Critica », 12, rue Pierre Budin, 75018 Paris. 200 pages en format A4, 20 €.

⁴ Philippe Langlet : *Lecture d'images de la franc-maçonnerie*, éditions Dervy, 2013 – 240 pages, 28 €.

Dans sa préface, Pierre Mollier rappelle que l'auteur, « *depuis des années, scrute les origines de la franc-maçonnerie* » et, plus loin, « *que les prémices de la franc-maçonnerie l'ont chargée d'une sorte de 'code génétique' dont, trois siècles après, elle est encore porteuse* ».

De fait, dans ce livre, l'histoire si riche de la franc-maçonnerie née dans les premières années du XVIII^e siècle est contée à travers une immense iconographie composée de gravures de loges et de portraits d'illustres frères. Les commentaires qui les accompagnent avec sobriété soulignent bien l'évolution des loges tout au cours de ce siècle qu'on appela par la suite « des Lumières », la franc-maçonnerie n'étant pas la moins brillante d'entre elles.

Les illustrations de loges de l'époque montrent que peu de changements sont intervenus au fil du temps dans leur composition et dans leur ensemble comme si le temps n'avait aucune prise sur les fondamentaux d'une tradition qui n'est encore que tricentenaire mais semble être enracinée dans l'éternité. Seule, la garde-robe des frères est différente puisque l'on a abandonné perruques et ornements vestimentaires pour se satisfaire d'une tenue uniforme dominée par le blanc et le noir qui, comme on sait, ne sont pas des couleurs mais l'absence de couleur. En revanche, tabliers, sautoirs et cordons ont conservé leur éclat sans qu'il y soit apporté de modification notable car ils représentent justement la pérennité de l'Ordre. Les reproductions des gravures en témoignent.

Un très beau livre qui ne doit laisser indifférents les bibliographes, maçons ou autres. Ma seule surprise réside dans le prix de ce livre qui semble dérisoire dans le cas présent.



Nicolas de Haller dans son atelier

L'Initiation Traditionnelle

www.initiation.fr

